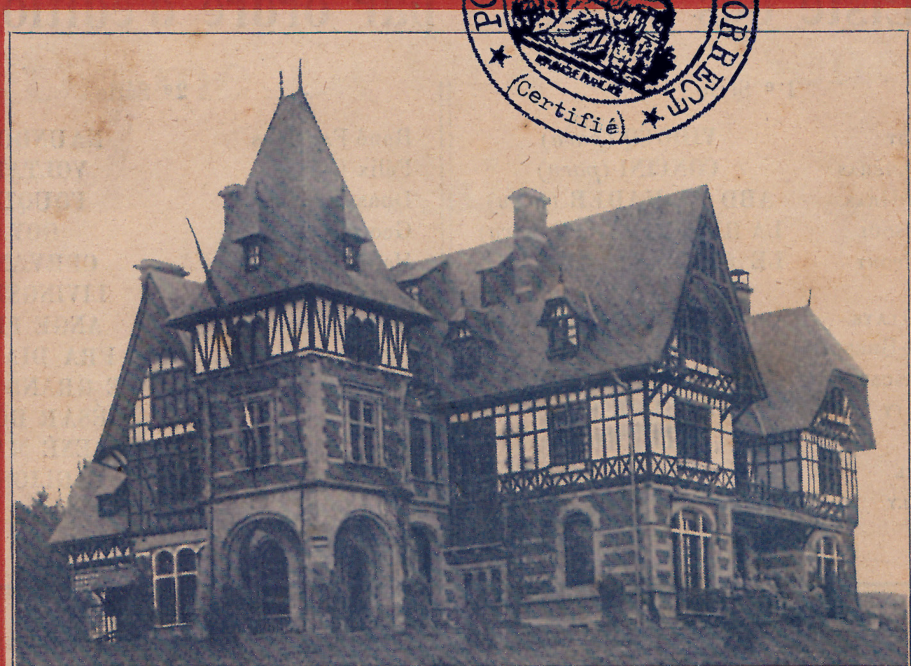


CH. LUCIETO

Prix: 1^f50

Les Coulisses de l'Espionnage International

LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY



Le Quartier Général de Guillaume II à Spa.

Chaque fascicule contient un récit complet

UN DRAME AU QUARTIER GÉNÉRAL DU KAISER

N° 11



Septembre 1929

ÉDITIONS LA VIGIE

THE SAVOISIEN

136, Boul^d St Germain - PARIS (VI^e)

Matthias ERZBERGER

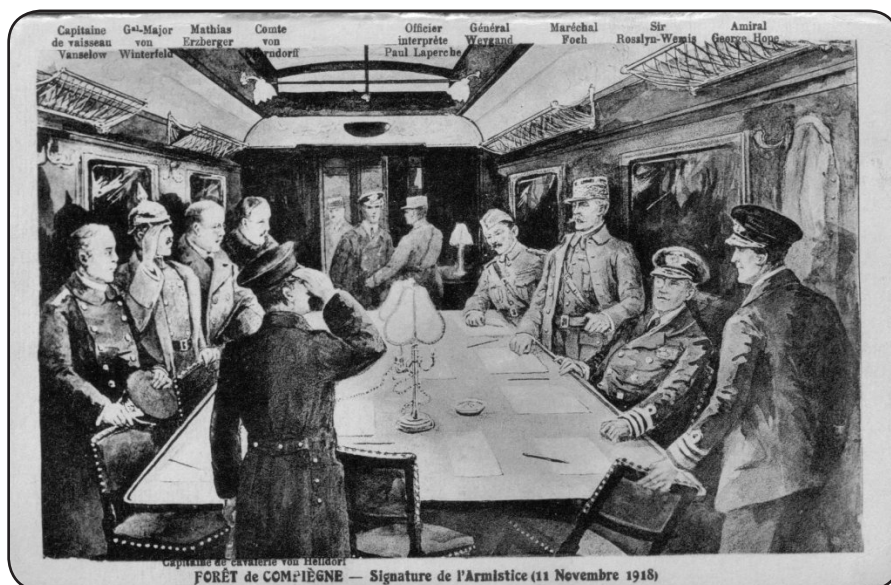
Homme politique allemand et journaliste, né le 20 septembre 1875 à Buttenhausen (dans le royaume de Wurtemberg) – † 26 août 1921 à Bad Griesbach (en Bade) ; Allemagne.

Membre du Zentrum (aile gauche du parti), député au Reichstag de 1903 à 1918 pour Biberach, il y est le spécialiste des questions de finances et des colonies.

Le 7 novembre 1918, il passe la ligne de front, en compagnie d'un autre civil et de quelques militaires et arrive à la villa Pasques de La Capelle pour préparer les négociations de l'Armistice. Ils sont amenés en voiture jusqu'à Homblières, puis Tergnier, où un train spécial les conduit, le 8 au matin, à la clairière de Rethondes, en forêt de Compiègne, où les attend le maréchal Foch, avec la délégation alliée, dans son train de commandement. À la tête de la délégation allemande, il mène donc les négociations et signe, le 11 novembre 1918, l'Armistice mettant fin à la Première Guerre mondiale.

Il entre au gouvernement de Philipp Scheidemann et devient, dans le cabinet de Gustav Bauer, vice-chancelier et ministre des Finances. Il réalise, en peu de temps, une réforme fiscale en renforçant le pouvoir central et en démocratisant le système fiscal qui porte son nom. Après une campagne de dénigrement par la droite, il démissionne le 12 mars 1920.

Matthias Erzberger est assassiné le 26 août 1921 par des nationalistes appartenant à l'Organisation Consul.



RETHONDES

Clairière de l'Armistice
Signature de l'Armistice
le 11 Novembre 1918
(5 heures du matin)

Capitaine Laperche ; Général Weygand ; Maréchal Foch ; Sir Rosslyn-Wemis ; Amiral George Hope ; Capitaine de Cavalerie Von Helldorf ; Capitaine de Vaisseau Vanselow ; Général Major Von Winterfeld ; Mathias Erzberger ; Comte Von Oberndorff.

CH. LUCIETO
Les Couloirs de l'Espionnage International

Les merveilleux exploits
de
James Nobody

COPYRIGHT BY « ÉDITIONS LA VIGIE », PARIS.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et l'U.R.S.S.
Vente exclusive pour la France, ses colonies et pays d'occupation réservée aux « Messageries Hachette » 111, rue Réaumur, Paris.

UN DRAME
AU QUARTIER GÉNÉRAL DU KAISER

I

Une singulière épidémie...

En bas, par trois fois, un gong sonna...

Sourd et grave, son appel se répercuta du haut en bas de l'immense édifice à travers les appartements, les bureaux, les salles de service et le hall qu'encombraient plantons et cyclistes et parvint enfin jusqu'au colonel comte von Opner, lequel occupait, auprès de Sa Majesté l'Empereur et Roi, les hautes fonctions de chef du Service des Renseignements ; ce service que les agents secrets britanniques avaient baptisé le : K. P. T. S.⁽¹⁾...

Von Opner qui, plongé dans l'étude d'un volumineux dossier bourré de documents, de plans, de cartes et de photographies, s'efforçait d'en extraire les éléments d'un rapport que, tout à l'heure, il soumettrait à son Auguste maître, jeta sa plume d'un air las, contempla son ouvrage et, tout en hochant tristement la tête, murmura :

« Décidément ! Plus j'étudie cette affaire, moins je la comprends. Et, si je ne savais la chose impossible, je serais tenté de croire que cet être infernal possède à la fois le don d'ubiquité et le don de double vue...

« Je veux que le diable m'emporte si j'ai la moindre idée du procédé qu'il emploie pour s'introduire ici,

1 — « Kaiser Personnel Intelligence Service ».

au nez et à la barbe de mes meilleurs agents, y glaner les renseignements qu'il convoite, et semer parmi nous l'épouvante et la mort !

« Ah ! Il est terriblement fort le bougre ! Et je donnerais gros à qui s'emparerait de lui !

« Mais, autant vaudrait essayer de saisir le fluide...

« Gustav Reichsler, qui est bien le plus habile et le mieux doué de mes agents, m'affirme qu'il ne saurait s'agir que de James Nobody...

« Comment cela pourrait-il être, alors que de Berlin on me signale sa présence là-bas et que Ludendorff m'affirme qu'il ne saurait imputer à d'autres que lui, la disparition du dossier contenant son « Plan directeur » ?

« Il est impossible qu'il puisse opérer le même jour, et, pour ainsi dire, à la même heure, à Berlin, à Lille et ici ?

« La raison s'insurge et n'admet pas qu'un être quelconque puisse se trouver et agir en plusieurs lieux à la fois et les faits, par contre, semblent démontrer qu'il en est vraiment ainsi...

« Pour ma part, je renonce à comprendre...

« Mais, si jamais cet être malfaisant me tombe sous la coupe, je me réserve de lui montrer de quel bois je me chauffe... »

Ayant dit, von Opner se leva, s'étira et, décrochant son casque de la patère où il était suspendu, il s'en coiffa.

Après quoi, complaisamment, il se mira dans la glace.

Il avait fort grand air ainsi, le colonel comte von Opner, et son casque où, les ailes largement étendues, rutilait l'Aigle impérial, donnait à son visage que barrait une moustache blonde, un air martial à souhaits...

Mais pourquoi blêmit-il, soudain ?

Pourquoi ses doigts qui, déjà, lissaient sa moustache afin de lui donner le pli qu'affectionnait le Kaiser, se crispèrent-ils tout à coup ?

Et, surtout, pourquoi ses yeux, d'un gris d'acier, reflétèrent-ils ainsi une peur qui confinait à l'épouvante ?

C'est que, voyez-vous, sur sa lèvre inférieure que, déjà, déparait une imperceptible tumeur d'un rouge violacé, une seconde tumeur venait d'apparaître...

Puis, sur sa lèvre supérieure, à droite, il en aperçut une troisième que, jusqu'ici, avait dissimulé la moustache..., cette moustache dont il était si fier...

Il se pencha, et regarda de plus près...

Alors, il devint LIVIDE...

Serait-il donc atteint, lui aussi, de ce mal étrange, mystérieux, dont le processus déroutait la science médicale, et auquel avaient succombé les uns après les autres, les conseillers et tes amis du Kaiser ?

Tous, il les revit étendus sur leur couche funèbre, bottés et casqués, ainsi qu'il se doit, mais répandant, tous, autour d'eux, une odeur à ce point pestilentielle que nul n'en pouvait supporter les relents...

ET, TOUS, IL LES NOMMA...

Gotlieb von Marchausen, colonel commandant l'escadron des Gardes du corps ; Heinrich von Stumpf, gentilhomme de la Chambre ; Hermann von Sundgau, chef du service du Chiffre, à la Chancellerie impériale ; Wilhem von Kropner, conseiller intime de Sa Majesté et secrétaire de ses commandements ; Ludwig von Hassfeld, Grand Écuyer ; Albrecht von Rauch, dont l'allure efféminée et les mœurs bizarres faisaient dire qu'il leur devait ses fonctions de chambellan...

Et les autres...

TOUS LES AUTRES qui, gais, forts et puissants la veille, s'étaient éteints le lendemain au milieu des plus effroyables souffrances...

Hagard, il essuya son front où abondantes et glacées, perlaient des gouttes de sueur...

Ah ! ça, allait-il, lui aussi, succomber aux atteintes de ce mal inexorable !

Et sa carrière, qui s'annonçait si brillante, s'achèverait-elle ainsi, dans cette pourriture ? Angoissé, il examina ses mains...

Puis, ses avant-bras...

Et, avec horreur, il constata que là, aussi, se multipliaient les tumeurs suspectes, annonciatrices du pire...

Alors, l'affolement s'empara de lui...

Jetant autour de soi un regard où se lisaient toutes les terreurs et toutes les épouvantes, de sa gorge contractée s'échappa un cri qui n'avait plus rien d'humain...

On eût dit, à le voir, d'une bête traquée qu'une meute impitoyable aurait acculée dans le fond de sa bauge...

Lourdement, il se laissa choir sur son fauteuil et, machinalement, ses yeux firent le tour des objets posés sur son bureau.

Au centre, dominant l'ensemble, se trouvait un cadre en or ciselé contenant une photographie.

La photographie du Kaiser...

Haineux, il se pencha vers elle, la prit dans ses mains tremblantes et, longuement, la regarda...

Puis, il murmura :

— *Pourquoi nous, et non pas Lui ?*

« *Pourquoi*, — alors que, seul, il devrait être tenu pour responsable de l'abominable tuerie qui ensanglante le monde, — *la mort, qui semble s'acharner contre nous, l'épargne-t-elle ?*

« *Pourquoi ?*

« *Oui, pourquoi ?...* »

Soudain, il bondit sur ses pieds, regarda une dernière fois la photographie et, perdant tout contrôle sur soi-même, d'un geste violent, il la jeta sur le sol où le cadre se brisa...

Après quoi, il la piétina, tout en s'écriant :

— *Puisses-tu donc « crever » ainsi, crapule !*

Et, sans doute, soulagé par cette... exécution sommaire, lentement, il se dirigea vers son cabinet de toilette où, après s'être décoiffé, il plongea son front brûlant dans la cuvette.

Tout à coup, il redressa la tête et prêta l'oreille...

Venant de la pièce qu'il venait de quitter, un bruit suspect, indistinct, lui parvint — un bruit que, immédiatement, il identifia à celui que ferait, par exemple, un papier froissé par des mains inexpertes ou brutales...

Rapidement, il s'essuya la figure et les mains et, d'un bond, il franchit la distance qui le séparait de son cabinet de travail.

Tout d'abord, il n'aperçut rien d'anormal...

La pièce était vide et tout y paraissait être en ordre...

Mais ses yeux s'étant posés sur son bureau, il s'arrêta, stupéfait ; *car, sur son sous-main, bien en évidence, il aperçut une enveloppe légèrement chiffonnée...*

— Oh ! Oh ! s'exclama-t-il, inquiet. Que veut dire cela ?

Se précipitant vers la porte, — *laquelle cependant était fermée à double tour*, — il l'ouvrit et, à l'inspecteur qui en défendait l'approche, d'une voix rauque, il demanda :

— *Qui donc, Muller, s'est permis d'entrer chez moi ?*

L'inspecteur le regarda, béant...

— Personne que je sache, Monsieur le Colonel, répondit-il.

Furieux, von Opner lui montra la lettre posée sur le bureau...

— *Alors, il me faut admettre*, rugit-il, *que la lettre que voici m'est tombée du ciel à travers le plafond ?*

Impassible, l'inspecteur déclara :

— Il faut qu'il en soit ainsi, Monsieur le Colonel, puisque, non seulement personne ne s'est approché de votre porte, mais puisque, également, personne n'en a franchi le seuil.

Von Opner le regarda de travers...

— Ah ! ça, éructa-t-il, êtes-vous fou ou saoul ? Vous avez le toupet de prétendre que personne n'est entré chez moi, alors que la présence de cette lettre me donne la preuve du contraire !

Légèrement impatienté, Muller haussa les épaules, — *la discipline était loin de régner à Spa, depuis que la révolution s'était déclanchée à Berlin*, — et, assez irrespectueusement, répondit :

— *Que voulez-vous que j'y fasse, Monsieur le Colonel ? Ma consigne est d'interdire l'accès de votre appartement à qui que ce soit. J'ai exécuté ma consigne, et bien malin serait celui qui pourrait me prouver que j'ai des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre.*

« Or, si mes yeux n'ont rien vu, mes oreilles, par contre, ont fort bien entendu que votre porte a été fermée par vous à double tour.

« J'en déduis que, si ce n'est vous, nul ne l'a ouverte, moi étant là. »

— C'est bon ! grogna von Opner. Je ne vous en demande pas tant. Nous réglerons cela plus tard. En attendant, vous allez me faire le plaisir de perquisitionner à fond dans mon appartement.

« Si personne ne s'y trouve et comme cette lettre n'y est pas venue toute seule, je vous prie de croire que vous ne tarderez pas à avoir de mes nouvelles... »

Muller eut beau ouvrir les armoires, sonder les placards, visiter les malles, soulever les rideaux, fouiller dans les moindres recoins, il ne trouva rien...

Alors il s'approcha des fenêtres et se pencha sur le vide.

— Oh ! Oh ! s'exclama-t-il soudain, *celui qui a osé cela doit être d'une jolie force !*

Et, faisant signe à von Opner de s'approcher, du doigt il lui montra des érosions toutes fraîches qui, çà et là, s'apercevaient sur la façade et les balcons des étages inférieurs.

Puis, sans plus insister, Muller se tournant vers von Opner que la stupeur rendait muet, il déclara :

— *Voulez-vous que je vous donne mon opinion, Monsieur le Colonel ? Eh ! bien, la voici franche et nette l'homme qui a réalisé ce tour de force, l'homme qui, en plein jour, malgré les sentinelles qui se trouvent en bas, a tout risqué pour vous apporter cette lettre, l'homme qui, enfin, s'est « foutu » de vous à ce point-là, n'est, — NE PEUT ÊTRE MÊME, — que James Nobody.*

Von Opner sursauta...

— *Encore lui ?* s'exclama-t-il furieux...

Alors, semblant provenir du cabinet de toilette, un éclat de rire retentit...

Et, en même temps, une voix narquoise, légèrement teintée d'accent britannique, lança :

— *Mais oui, Herr Colonel !* TOUJOURS LUI !

— *Herr Gott, Sakrament !* hurla von Opner, en fonçant vers le cabinet de toilette ; *cette fois, nous le tenons ! Il est à nous !*

C'était là vendre la peau de l'ours avant que de l'avoir tué...

Car von Opner eut beau tout retourner dans le cabinet de toilette, et vérifier jusqu'au fond de sa cuvette si, par hasard, ' James Nobody ne s'y trouvait pas, il en demeura pour ses frais.

Et, de nouveau, la voix retentit...

Mais, cette fois, c'est en « français », avec une pointe de cet inimitable accent parisien, qu'elle demanda :

— *Dis donc, espèce de sale Boche, aurais-tu des visions, par hasard ? Toi, me tenir ? Allons donc ! Tu es bien trop est « nouille » pour cela ! Salut, vieux ! Et, surtout, n'oublie pas de dire de ma part à ton vieux sagouin de Kaiser, que s'il ne se dépêche pas d'abdiquer, je me servirai de sa peau pour m'en faire une descente de lit !*

Chose étrange, la voix, maintenant, paraissait provenir d'une autre partie de l'appartement.

De nouveau, les deux hommes le bouleversèrent tout entier...

Sans aucun résultat d'ailleurs...

James Nobody, — *si tant est que le grand détective pût ainsi être mis en cause*, — demeura introuvable.

Renonçant à comprendre, von Opner, littéralement affolé, se laissa tomber sur un canapé...

— *Des visions !* hoqueta-t-il péniblement ; « IL » a dit que j'avais des visions ! Qui donc n'en aurait pas en l'occurrence ?

Et, s'arrachant les cheveux à moitié, il brama :

— *Ach ! Je crois bien, cette fois, que j'ai trouvé mon maître !...*

Ce qu'entendant, l'inspecteur Muller arbora un bien singulier sourire...

Un sourire qui ressemblait à s'y méprendre, au sourire de James Nobody...

II

Une scène à horreur qui s'achève par une tragi-comédie...

Soudain, redressant la tête, von Opner se tourna vers l'inspecteur et lui dit :

— C'est bien ! Vous pouvez disposer ! Si j'ai besoin de vous, je vous ferai signe !

Sans dire mot, l'inspecteur salua et s'en fut...

Dès que la porte se fut refermée derrière lui, von Opner se leva et, d'un pas lourd, accablé, se dirigea vers son bureau.

Il en fit le tour, prudemment ; et, après 'avoir soulevé le tapis qui le recouvrait afin de voir si personne ne se dissimulait sous ses plis retombants, il se pencha sur le sous-main pour examiner l'enveloppe de plus près :

Elle était bordée de noir et, dans l'angle supérieur gauche, figurait un blason d'aspect sinistre : *tête de mort et tibias en croix...*

Alors, — mais alors seulement, — von Opner se souvint que tous ceux qui, avant lui, avaient été atteints de ce mal inexorable dont il venait de constater les symptômes sur lui-même, avaient reçu, avant de mourir, une lettre semblable...

Il eut un rôle et, l'air égaré, il prit l'enveloppe, l'ouvrit et en retira une lettre, bordée de noir également.

Elle contenait le texte suivant :

*Au Colonel von Opner,
Chef du Service des Renseignements,
au Quartier Général de S. M. l'Empereur
d'Allemagne.*

(SPA)

« *Monsieur,*

« *De même que tous ceux qui ont conseillé au Kaiser de se servir, AFIN DE S'ASSURER LA VICTOIRE, — de l'arme bactériologique, vous allez mourir par l'arme bactériologique.*

« *C'EST LA LOI DU TALION.*

« *Ne vous en prenez donc qu'à vous de ce qui vous arrive, car rien, ni personne ne pourra vous sauver.*

« *Dans moins d'une demi-journée, les tumeurs dont vous avez constaté la présence sur votre corps, vont se développer et se transformer en ulcères cancéreux, puis, en plaies sanguinolentes.*

« *Alors, vous commencerez et souffrir.*

« *Viendront ensuite, l'atonie généralisée, le délire et ses souffrances épouvantables, la décomposition lente des tissus qui, de votre vivant, effilochera vos chairs et les mettra en lambeaux.*

« *La cécité ne viendra qu'après, précédant de peu la mort.*

« *Ainsi, Monsieur, vous vous sentirez glisser, lentement, bien lentement, vers la tombe.*

« *Et ce sera justice !*

« VINDEX. »

Au fur et à mesure qu'il lisait, la peur, l'épouvante, l'horreur et la rage se peignirent tour à tour, sur la face livide et ravagée de von Opner.

Un souffle rauque remplaça sa respiration hâlante ; ses cheveux se hérissèrent sur sa tête et, quoi qu'il fit pour se maîtriser, il sentit que s'il n'y parvenait pas, la folie, gagnant de proche en proche, finirait par envahir son cerveau.

Brutalement, il freina...

L'énergie de cet homme était telle, et sa volonté si tenace, qu'il parvint, sinon à se dominer, du moins à recouvrer en partie ses esprits.

Mais, ses traits que recouvrait une pâleur mortelle, sa démarche titubante et le tremblement de ses mains, démentaient cette feinte assurance.

Au vrai, il ne tenait debout que parce qu'il avait l'espoir que les médecins finiraient bien par avoir raison de son mal.

C'est avec difficulté et en peinant infiniment que, s'étant-approché de l'appareil téléphonique, il décrocha les écouteurs et les porta à ses oreilles.

— *Allo !* fit-il, d'une voix à peine perceptible. *Allo ! Suis-je bien en communication avec le poste de permanence ?*

— A vos ordres, répondit, au bout du fil, le plan-ton de service.

— *Allo ! Je suis le colonel von Opner. Veuillez informer d'urgence, — D'URGENCE, vous entendez ! — le Docteur Wiener, que je l'attends chez moi !*

— A vos ordres, Monsieur le Colonel. Il vient justement de rentrer. Je vais vous l'envoyer immédiatement.

— *Merci !* répondit von Opner ; et, ayant raccroché les écouteurs, péniblement, il revint s'asseoir, dans une pause accablée, devant son bureau...

De nouveau, il regarda ses mains et, avec désespoir, il constata que, en effet, les tumeurs s'étaient élargies et prenaient mauvaise apparence.

— Pourvu qu'il ne soit pas trop tard ? murmura-t-il, atterré...

C'est alors, tandis qu'il contemplait ses plaies, que survint le docteur.

Et, du premier coup d'œil, il comprit...

— *Oh ! Oh !* fit-il d'une voix grave, *cela ne va pas à ce qu'il paraît ?*

— Je me sens, en effet, assez souffrant, répondit von Opner, mais, heureusement vous voilà.

Le docteur eut une grimace significative...

— *Pourquoi : « HEUREUSEMENT » ?*

— Pourquoi ? Mais, parce que j'espère bien que, grâce à votre intervention, ces quelques « bobos » vont avoir tôt fait de disparaître.

Ce disant, von Opner tendait vers le docteur ses mains qui, déjà, bleuisaient.

Wiener les regarda à peine et, d'une voix sèche, riposta :

— *N'y comptez pas ! Devant le mal qui vous accable, ma science est impuissante !*

Vous dites ? s'exclama von Opner, sidéré...

— *Je dis que vous êtes condamné !*

La sentence s'abattit sur von Opner, comme certains jours s'abat devant la « Santé » le couperet de

la guillotine.

Du coup, von Opner, sa superbe à jamais disparue, s'affaissa...

— Il n'est pas possible, bégaya-t-il, en fixant sur le docteur des yeux suppliants, que vous ne puissiez me tirer de là. Il doit exister des antidotes, des sérums, des médicaments susceptibles d'enrayer les progrès du mal et de le vaincre...

Glacial, le médecin répondit :

— *Nous trouvant en présence d'un poison d'espèce inconnue, et dont nous ne savons même pas s'il est animal ou végétal, nous sommes totalement désarmés contre lui.*

Von Opner pâlit affreusement...

— Mais alors, balbutia-t-il en roulant des yeux égarés, je suis perdu !

— IRRÉMÉDIABLEMENT !

Von Opner se tassa un peu plus et, à voix basse, déclara :

— Vous êtes implacable comme le destin !...

— *La seule chose qu'il me soit possible de faire,* répondit le docteur, *ceci afin de vous éviter d'inutiles souffrances, — c'est de pratiquer une piqûre. Aussitôt après cette intervention, vous vous endormirez paisiblement à jamais.*

— En suis-je donc arrivé là, qu'il faille me tuer, comme on tue une bête enragée ?

Le docteur eut un geste d'impatience...

— *Je vous répète,* déclara-t-il, en martelant ses mots, *qu'il n'existe aucun moyen de vous sauver.*

« *Je puis vous tuer, certes ! Mais vous sauver, CELA M'EST IMPOSSIBLE !* »

Cette phrase sembla galvaniser von Opner...

Péniblement, il se mit sur ses pieds, s'agrippa des deux mains au rebord de son bureau, et, après avoir jeté un coup d'œil haineux au docteur, d'une voix redevenue presque normale, il lui dit :

— *S'il ne s'agit que de me tuer, vos services me sont inutiles. C'est là une besogne dont, mieux et plus rapidement que quiconque, je saurai m'acquitter en cas de besoin.*

Et, s'inclinant, il ajouta :

— *Je vous remercie, monsieur ; mais..., je ne vous retiens pas. Adieu !*

Quand le docteur, plus ému qu'il ne le voulait paraître, eût disparu, von Opner s'absorba dans une méditation profonde.

Il en sortit rasséréné...

Sans doute, ne pouvant mieux faire, s'était-il soumis à l'arrêt du destin...

Ouvrant ses tiroirs, il y prit quelques dossiers que, soigneusement, il annota.

Ces dossiers, en effet, étaient terriblement révélateurs de la mentalité pour le moins étrange dont étaient animés ceux qui, en Allemagne, avaient voulu et préparé la guerre.

Ils contenaient non seulement les plus redoutables secrets des services allemands d'espionnage militaire, mais aussi les rapports des agents diplomatiques occultes que la «*camarilla*» du Kaiser entretenait auprès des cours étrangères, qu'elles fussent ou non alliées de l'Allemagne.

Somme toute, on pouvait dire d'eux qu'ils renfermaient l'histoire secrète de la guerre, tellement y abondaient les documents indiquant les voies tortueuses suivies par l'ennemi pour s'assurer par tous les moyens quels qu'ils fussent, la victoire finale.

La trahison qui avait amené l'effondrement du front russe, s'y révélait en entier.

On y trouvait la preuve notamment que, inconsciemment, — par l'entremise de cet être immonde qu'était Raspoutine, — l'impératrice de Russie avait fourni à l'Allemagne des renseignements d'ordre vital, et qui, exploités à fond par cette puissance, lui avaient valu d'importants succès diplomatiques et militaires.

On y pouvait suivre au jour le jour, par exemple, les menées souterraines de cet étrange ministre de la guerre qu'était le général Soukhomlinoff qui, inféodé à l'Allemagne, à laquelle il s'était vendu corps et âme, s'évertuait à arracher des mains des soldats russes les armes et les munitions qui eussent pu leur procurer la victoire.

Là, également, se trouvaient tous les plans savamment élaborés à la «*Stavka*»⁽¹⁾, par le grand duc Nicolas, généralissime des armées russes qui, s'ils n'eussent été dévoilés avant leur mise en application au Grand État-Major allemand, eussent valu à ce dernier de retentissants échecs.

Mais, fort heureusement pour les Boches, Raspoutine veillait qui, chaque jour, leur envoyait les renseignements les plus précis, anéantissant ainsi les projets du grand duc, l'un des meilleurs hommes de guerre qu'ait jamais possédés la Russie...

Et, tandis qu'il feuilletait ses documents que, de temps à autre, il annotait en marge ou dont il soulignait, d'un trait de crayon rouge, certains

passages, von Opner hochait tristement la tête et murmurait :

— Et dire que tout ce travail ne m'aura servi de rien. Tandis que je pourrai au fond de mon cercueil, d'autres s'en prévaudront, que la postérité tiendra pour les sauveurs de l'Allemagne.

Maintenant, une sueur abondante couvrait son front que zébraient déjà des taches violacées...

Lentement, il s'en fut vers la glace et, de nouveau, s'y regarda...

Aucun doute ne pouvait subsister en son esprit quant aux progrès réalisés par le mal affreux qui, bientôt, allait le terrasser.

Il leva les bras au ciel et, tristement, déclara :

— Hélas ! Voilà à quoi aboutissent mes travaux et mes peines ! Je meurs pour avoir trop bien servi cet être abominable, ce fléau vivant qu'est Guillaume II !

Et, amer, il ajouta tout bas :

— Ce qu'il y a d'effrayant en cette affaire, c'est qu'il ne m'en saura aucun gré...

Il jeta un nouveau coup d'œil à la glace et revint à son bureau pour y poursuivre sa besogne.

Maintenant, sous ses yeux, s'étalait la documentation relative à la formidable entreprise de défaitisme qu'il avait organisée de toutes pièces en France et qui, sans la poigne solide du «*Tigre*», eût abouti à l'effondrement du front français.

Penché sur les textes, — ces textes que, pourtant, il connaissait pas cœur —, il les relisait une dernière fois.

Il éprouvait une sorte de joie, — une sorte de sadisme, plutôt, — à se vautrer dans cette fange faite de boue et de sang...

L'affaire de la «*Gazette des Ardennes*», celle du «*Bonnet Rouge*», d'autres encore qui avaient failli ébranler le moral de la France, y étaient exposées en détail, sous leurs différents aspects.

Von Opner eut un sourire attristé...

— C'était pourtant organisé de main de maître, maugréa-t-il ; et dire que, sans l'intervention de Clémenceau, j'aurais réussi à abattre la France !

Une heure durant, il œuvra de la sorte...

Quand il eut terminé, il sentit que ses extrémités se glaçaient et que ses doigts allaient bientôt lui refuser tout service.

Alors, il comprit qu'il convenait de faire vite...

Atteignant une feuille de papier, il écrivit la lettre que voici :

1 — Grand Quartier Général russe.

SPA, 28 octobre 1918.

*A Madame la Comtesse
Martha-Victoria von Opner,
Château de Marksau (Haute-Silésie).*

« Madame,

« Atteint à un mal inexorable, et afin d'éviter les tortures abominables qui auraient précédé ma fin, j'ai pris la décision de me tuer.

« Mais je ne veux pas quitter ce monde, sans vous dire combien je vous suis obligé de toutes les bontés dont vous m'avez comblé.

« Quand vous recevrez cette lettre, je ne serai plus ; mais nos deux fils me survivront.

« Je vous demande de leur inculquer l'horreur de la guerre et la haine des Hohenzollern.

« De même que celle-là, ceux-ci sont responsables de ma mort. Je les unis donc dans la même réprobation.

« Veuillez me permettre, Madame, de baiser, pour la dernière fois, vos jolies mains, et pardonnez-moi la peine que je vous cause.

« UGO, comte VON OPNER. »

Après avoir attentivement relu cette lettre, il la glissa dans une enveloppe que, par cinq fois, il scella de ses armes, et qu'il plaça ensuite, bien en évidence, au-dessus des dossiers qu'il venait d'annoter.

Puis, il ouvrit l'un de ses tiroirs, y prit son revolver d'ordonnance, l'appliqua contre sa tempe droite et, froidement, se fit sauter la cervelle...

Au bruit, l'inspecteur Muller accourut et, sans paraître surpris le moins du monde de la fin tragique de celui qui fut son chef, il tira de sa poche une paire de gants de caoutchouc, dans lesquels il introduisit ses mains.

Après quoi, il ferma la porte à double tour et, sans même honorer d'un coup d'œil von Opner, dont le cadavre gisait les bras en croix au milieu d'une mare de sang, *lentement, il se mit à examiner les dossiers qui se trouvaient sur la table et dans lesquels, de temps à autre, il prélevait un document....*

En moins d'un quart d'heure, il eut achevé sa besogne. Après quoi, se dirigeant vers la cheminée, il y brûla quelques papiers.

Se penchant ensuite sur le cadavre, il le fouilla attentivement, prit le portefeuille qu'il trouva dans l'une des poches du dolman, et le remplaça par un portefeuille identique, dans lequel, au préalable, il

plaça quelques documents.

Quand il eut achevé cette perquisition, il ouvrit la porte, enleva la clé de la serrure, sortit et referma la porte à double tour.

Se baissant ensuite, il glissa la clé sous la porte...

Puis, sans plus attendre, il se dirigea vers l'un des fauteuils posés çà et là sur le palier et, après en avoir décousu la doublure, au fond du capitonnage de ce fauteuil, il enfouit le portefeuille et les papiers qu'il venait de s'approprier.

Après quoi, il recousit le fauteuil et, se précipitant vers la cage de l'escalier, d'une voix retentissante, il cria :

— A moi ! Au secours ! A l'aide !

Il fit un tel bruit et cria tant et tant que les hommes de garde, aussitôt alertés, se précipitèrent dans l'escalier dont ils escaladèrent les degrés quatre à quatre, tandis que de tous les bureaux et de tous les appartements, sortirent des officiers de tous grades qui, eux aussi, se portèrent au secours de l'inspecteur Muller.

Parmi ces derniers, se trouvait un homme à la mine chafouine, mais au regard vif et acéré qui portait — avec une élégance discutable d'ailleurs, — l'uniforme de la police militaire en campagne.

Devançant le lot, il arriva le premier sur le palier où, le premier également, il aperçut Muller qui, maintenant, s'escrimait contre la porte de l'appartement occupé par von Opner.

S'approchant rapidement de l'inspecteur, d'une voix sèche, il lui demanda :

— Que se passe-t-il ? Et pourquoi ces cris ?

Muller, se retournant vers lui, rectifia aussitôt le position et répondit :

— Ce qui se passe ? Je n'en sais rien. Mais toujours est-il que j'ai perçu un coup de feu provenant de chez le colonel von Opner. Surpris, j'ai aussitôt frappé à la porte. Personne n'ayant répondu, j'ai voulu entrer dans l'appartement. En vain, d'ailleurs, car la porte est fermée à clé.

— Et alors ?

— Alors ? Mais... j'ai crié à l'aide et appelé au secours.

Se tournant vers les assistants, autoritaire, l'homme leur dit :

— Je vous remercie de l'empressement apporté par vous à répondre à l'appel de l'inspecteur Muller. J'en rendrai compte à Sa Majesté. Mais, votre présence étant inutile ici, vous pouvez disposer.

Cela fut dit sur un tel ton, avec une telle énergie dans la voix que nul ne se permit de protester.

Il y avait là, cependant, des généraux blanchis sous le harnais, des diplomates dont la réputation était mondiale, des fonctionnaires de haut grade, des officiers portant les insignes de l'État-Major particulier du Kaiser ; pourtant, pas un ne broncha.

S'inclinant devant cet homme, servilement, ils obéirent...

De quelle formidable puissance disposait-il donc ? Et quelles étaient exactement ses fonctions ?

Je vais vous le dire...

Loin d'appartenir aux classes élevées de la société, il était, au contraire, de la plus basse extraction.

C'est à Francfort-sur-le-Main, dans une échoppe de cordonnier qu'il avait vu le jour, en 1879.

Mais, s'il ne possédait ni titres de noblesse, ni grades universitaires, il possédait, par contre, une vaste intelligence qui, jointe d'un manque de scrupules absolu et d'un « cran » à nul autre pareil, avait suppléé à tout.

Après avoir fait son service dans l'un des régiments de la Garde, à Potsdam, il était entré en qualité de garçon de bureau au Ministère de la Guerre et, étant données ses références, on l'avait préposé au soin de balayer, nettoyer, astiquer les bureaux où étaient installés les services d'espionnage.

Comment s'y prit-il pour sortir de cette situation infime !

Nul ne le saura jamais, sans doute...

Toujours est-il que, cinq ans plus tard, il était devenu l'un des chefs les plus en vue de cette redoutable organisation d'espionnage civil, politique et militaire, qu'était la « SECTION PERSONNELLE ET SECRÈTE » du Kaiser.

Au début de la guerre, d'ordre de l'Empereur, il en prit la direction...

Ce qu'il y fit, Dieu seul le sait...

Mais, ce que l'on peut affirmer, par contre, c'est que, jamais, devant les Alliés, ne se dressa un adversaire plus actif et plus dangereux.

C'est pourquoi, afin de mettre un terme à sa néfaste activité, le Grand État-Major britannique, contre lequel il dirigeait plus particulièrement ses coups, décida de lui dépêcher James Nobody.

James Nobody qui, — mes lecteurs l'ont déjà deviné, sans doute, — n'était autre que l'inspecteur Muller.

Cet homme s'appelait Gustav Reichsler.

Quant à la puissance dont il disposait, un simple détail vous fixera à cet égard : tous les jours, il déjeunait à la table du Kaiser...

Les présentations étant ainsi faites, nous allons voir Gustav Reichsler et James Nobody aux prises.

Ce dernier devait se charger de lui démontrer par la suite que, à la ventriloquie, — *cette ventriloquie dont venait d'être victime le très haut et très redouté colonel comte von Opner*, — ne se bornaient pas ses talents...

Dois-je ajouter que, avant que de parvenir d'abattre son redoutable adversaire, notre ami dut se résigner à les employer tous ?

Ce serait mal le connaître que d'en douter..

III

Une mise au point qui s'imposait...

Grâce à l'habile mise en scène effectuée par James Nobody, — auquel il convient de restituer, dès maintenant, son véritable état civil, — Gustav Reichsler dès que, après en avoir fracturé la porte, il pénétra dans l'appartement de von Opner, n'aperçut rien qui motivât spécialement une enquête approfondie.

Après avoir écouté avec attention le rapport verbal relatif aux incidents qui avaient précédé le suicide du colonel, rapport que James Nobody expurgea considérablement, d'ailleurs, Gustav Reichsler invita par téléphone le Dr Wiener, qui était de permanence ce jour-là, à venir procéder d'urgence aux constatations médico-légales.

Et, naturellement, ce dernier conclut au suicide.

— *Bien entendu*, insista Gustav Reichsler, *vous n'aviez pas dissimulé, au comte von Opner, la gravité de son état ?*

— *Comment l'aurais-je pu faire ?* répondit l'homme de l'art. *Mieux que quiconque, — et cela, de par ses fonctions, le comte ne savait-il pas à quoi s'en tenir à cet égard ? N'avait-il pas été spécialement chargé par Sa Majesté de découvrir le mystérieux empoisonneur qui décime ainsi les membres de sa maison civile et militaire ? Dès lors, à quoi bon lui dissimuler qu'il était irrévocablement condamné ?*

« J'ai pensé, au contraire que mieux valait lui dire la vérité, toute la vérité, afin qu'il put mettre ordre

à ses affaires et à celles qu'il tenait de la confiance de Sa Majesté.

— Vous avez fort bien fait, déclara Gustav Reichsler, et, à votre place, je n'aurais pas agi différemment.

Et, après avoir réfléchi un instant, il ajouta

— *Vous voudrez bien, docteur, rédiger un rapport qui, D'ORDRE DE SA MAJESTÉ, conclura, non au SUICIDE, mais bien à la mort par CONGESTION.*

— Comme pour les « autres », alors ?

— Exactement !

— Vous ne trouvez pas que cela va faire bien des « congestions cérébrales » pour un laps de temps aussi court ?

Gustav Reichsler lui lança un coup d'œil acéré, et, brutalement, lui demanda :

— *Qui donc sollicite votre avis ?*

— Mais...

— *N'avez-vous donc pas entendu ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire ? Je crois cependant avoir spécifié qu'il s'agissait d'un ORDRE...*

— Sans doute, mais...

— *Assez ! tonna Gustav Reichsler. Faites-moi grâce de vos observations et obéissez !*

Puis, comme s'il se fût adressé d'un quelconque « Feldgrau », et non à l'un des membres les plus réputés de l'Académie impériale de médecine, sur le mode impératif, il conclut :

— *Et maintenant, ROMPEZ.*

Courbant l'échine, l'autre s'en fut sans demander son reste...

— *By Jove*, murmura James Nobody qui, impassible, et « les mains dans le rang », avait assisté à la scène invraisemblable qui précède, en voilà un, au moins, qui sait aussi bien commander que se faire obéir...

Mais, si bas qu'il eût parlé, Gustav Reichsler l'avait entendu...

— *Vous dites ?* demanda-t-il, en se tournant vers lui.

James Nobody le regarda, éberlué...

— *Moi ?* répondit-il, mais... je ne dis rien...

— *Et bien vous faites !* ragea Gustav Reichsler, car, moi étant là :, nul ne parle que si je l'interroge ! *Tenez-vous-le pour dit !*

James Nobody laissa tomber l'averse...

— *A vos ordres !* se borna-t-il à répondre. Mais, en son for intérieur, il n'en pensa pas moins que son « chef » méritait une bonne leçon. Ainsi qu'on va le

voir, Gustav Reichsler ne perdit rien pour attendre.

— Vous m'avez dit, poursuivit ce dernier, que entre le départ du Dr Wiener et le suicide du comte von Opner, une heure environ s'était écoulée. A quoi, selon vous, M. von Opner l'a-t-il employée ?

— *Comment voulez-vous que je le sache ?* répondit, interloqué, James Nobody. *Ma mission consistait, non à surveiller le comte, mais sa porte.*

Puis, désignant la pile de dossiers qui se trouvait sur la table, il poursuivit :

— *Mais, peut-être, ces dossiers pourront-ils, — mieux que je ne saurais le faire, — répondre à votre question.*

— Pourquoi ?

— *Parce que, très probablement, le comte a employé ce laps de temps à les annoter...*

Gustav Reichsler sursauta...

— Sur quoi basez-vous cette supposition ? demanda-t-il en posant son regard sur James Nobody.

— *Il ne s'agit pas d'une supposition, mais bien d'une certitude,* répondit le grand détective.

« *En effet, quand, en compagnie du comte, j'ai effectué une perquisition dans cet appartement, ces dossiers ne se trouvaient pas sur la table.*

« *Or, actuellement, ils y sont.*

« *Qui donc, si ce n'est lui, les y aurait mis ?*

« *Or, — puisqu'il avait pris la décision de se suicider, — pourquoi les y aurait-il mis, sinon pour les revoir, les annoter, de manière à faciliter sa tâche à son successeur éventuel ?* »

Gustav Reichsler daigna sourire...

— Voilà qui n'est pas mal déduit, reconnut-il. Et, sans plus attendre, il se mit à « éplucher » ces dossiers.

— *Oh ! Oh !* s'écria-t-il, soudain ; *mais, il manque des pièces « là-dedans » ! Non seulement les cotes ne se suivent pas, mais les annotations générales visent certains documents que je ne retrouve pas ici.*

D'un geste, James Nobody lui montra la cheminée...

— *Sans doute, fit-il, les cendres que voilà sont tout ce qui en reste.*

Gustav Reichsler se rembrunit...

— *Bah ! Croyez-vous ?* répondit-il. *Pourquoi les aurait-il détruits ?*

— Sait-on jamais ? murmura le grand détective.

Cette réponse énigmatique frappa d'autant plus Gustav Reichsler que, en moins de cinq minutes,

James Nobody venait de lui démontrer qu'il savait voir, raisonner et déduire...

Mais, déjà, le grand détective reprenait :

— *Il est un fait certain : QUAND J'AI QUITTÉ LA CHAMBRE , TOUT À L'HEURE, CES CENDRES N'ÉTAIENT PAS DANS LA CHEMINÉE.*

« *Comme il est permis de supposer, — le docteur n'ayant pas mentionné le fait, — que le comte n'a détruit aucun document en sa présence, il nous faut donc admettre que c'est seulement après son départ, que le comte a procédé à cet « autodafé ».*

« *Or, à mon avis, de quelque façon qu'on envisage cette... hécatombe de documents, elle ne peut s'expliquer que par LA FOLIE OU LA TRAHISON.*

« *Il est matériellement impossible de sortir de ce dilemme :*

« *Ou le comte, se sachant inexorablement condamné, est devenu subitement fou, et a détruit certains documents pris au hasard, ou, ayant trahi, — ce qui expliquerait bien des choses, —, il a délibérément supprimé les preuves de sa trahison.*

« *Or, pour que nous soyons fixés à cet égard, il faudrait tout d'abord que nous puissions vérifier ce que contient le portefeuille du comte von Opner et, ensuite, prendre connaissance de la lettre que voici... »*

Ce disant, James Nobody montra à Gustav Reichsler la lettre que, avant de se tuer, von Opner avait écrit à sa femme.

Tandis qu'il parlait, Gustav Reichsler ne l'avait pas quitté des yeux. Les déductions auxquelles venait de se livrer, en sa présence, le grand détective, étaient empreintes d'une telle logique, elles dénotaient une technique et une méthode si sûres, qu'il ne pouvait pas ne pas les admirer en connaisseur.

— *Savez-vous, fit-il, soudain, que vous êtes un « as » ! Où diable avez-vous appris à « raisonner » de la sorte ? Et comment se fait-il que vos chefs n'aient jamais attiré mon attention sur vous ?*

Et comme, simulant la modestie, James Nobody se récriait...

— *Pardon ! reprit Gustav Reichsler, les bons agents ne sont pas tellement nombreux, qu'on puisse se dispenser de leurs services. Qui donc a eu la malencontreuse idée de vous mettre de planton devant cette porte ?*

— *Mon brigadier, Excellence !*

— *Comment, s'étonna Gustav Reichsler, vous n'êtes même pas brigadier ?*

Je n'ai pas cet honneur, Excellence, répondit

paisiblement le grand détective, qui s'empressa d'ajouter :

— A cela, il y a une raison, il est vrai. C'est que je suis nouveau venu dans le service.

— Comment cela ? demanda Gustav Reichsler.

— *Jusqu'à l'effondrement du front russe, auquel j'ai largement contribué pour ma part, déclara James Nobody, j'ai eu l'honneur très grand de « travailler » sous les ordres de M. Arnold Stumpfer, qui dirigeait, à Petrograd, le service allemand des renseignements.*

« *Vous savez, sans doute, Excellence, que, pris pour un « bourgeois russe » par les Bolchevistes, M. Stumpfer a été fusillé en plein jour, dans la rue, par une bande de forcenés aux trois quarts ivres, qui n'écoutèrent même pas ses explications avant que de le coller au mur.*

« *A cette époque, j'assurais la liaison entre M. Stumpfer et M. Hermann von Sundgau... »*

— Von Sundgau ? interrompit vivement Gustav Reichsler, celui qui, de même que von Hassfeldt, von Marchausen, von Ranch et les autres, est mort victime du malfaiteur mystérieux qui rôde autour de nous ?

— *Celui-là même, Excellence, répondit James Nobody, qui poursuivit aussitôt :*

— *Je disais donc que j'assurais la liaison entre M. Stumpfer et M. von Sundgau, lequel, de Varsovie, transmettait à Berlin les nouvelles que je lui apportais de Russie.*

« *Ma mission prit fin le jour où fut signé le traité de Brest-Litowsk, qui mit fin à la guerre entre la Russie et nous.*

« *M. von Sundgau, auprès duquel je me trouvais précisément en ce jour glorieux entre tous, et qui, en récompense des services éminents rendus par lui en Pologne, venait d'être nommé Grand Écuyer de Sa Majesté, m'offrit de me ramener avec lui et de me faire affecter à la police en campagne attachée au Quartier Général du Kaiser.*

« *J'acceptai aussitôt.*

« *C'est ainsi, Excellence, que je suis entré dans ce nouveau service.*

— *Où vous ne resterez certes pas ! s'écria Gustav Reichsler, car, dès ce moment, je vous affecte à la « section personnelle et secrète. » de Sa Majesté.*

Et, sans faire état des remerciements que lui adressait James Nobody, il prit la lettre destinée à la comtesse von Opner et l'ouvrit...

IV

**Où Gustav Reichsler
est «roulé» de main de maître...**

— Savez-vous ce que contient cette lettre ? demanda, dès qu'il en eut achevé la lecture., Gustav Reichsler à James Nobody.

— Je n'en ai pas la moindre idée, Excellence, répondit paisiblement le grand détective.

— En ce cas, apprenez qu'elle confirme en tout et pour tout la seconde de vos deux hypothèses.. Le comte von Opner était un traître !

— Parbleu ! C'était l'évidence même, répondit James Nobody.

— Où prenez-vous cette évidence ? demanda, surpris, Gustav Reichsler.

Lui montrant le portrait du Kaiser qui gisait en mille morceaux sur le sol, le grand détective répondit :

— *Croyez-vous que le fait d'avoir réduit en miettes le portrait de Sa Majesté constitue une preuve de loyalisme ?*

— C'est juste ! reconnut Gustav Reichsler. Mais, à défaut de cette preuve, la lettre que voici en contient une autre, écrite celle-là !

«C'est un piètre patriote et un bien singulier gentilhomme que celui qui prescrit à sa femme d'inculquer à leurs enfants l'horreur de la guerre et la haine des Hohenzollern...

— Comment ! Il a écrit cela ? s'exclama James Nobody, sincèrement étonné cette fois.

— En toutes lettres !

— Oh ! Oh ! fit le grand détective, mais, alors, peut-être allons-nous découvrir des choses énormes dans son portefeuille ?

— Sans aucun doute ! approuva Gustav Reichsler, qui ajouta :

— Voulez-vous me le passer ?

James Nobody mit ses gants, se pencha sur le cadavre, dont la face maintenant était recouverte de pustules d'un bleu violacé, prit le portefeuille et le tendit à son « chef » qui, en effet, à en croire sa mimique, ne tarda pas à y faire des découvertes sensationnelles.

— *Der Teuffel !* s'exclama-t-il enfin, en se tournant vers le cadavre, *mais le voilà, l'empoisonneur !*

Et, montrant à James Nobody qui simula l'ahurissement le plus complet trois petits paquets

qu'il venait d'extraire de l'une des poches secrètes du portefeuille, il ajouta :

— *La preuve en est que voilà le poison !*

James Nobody s'exclama :

— Vous êtes sûr de cela ?

— Voyez plutôt...

Le grand détective se pencha sur les paquets et lut sur le premier paquet : DESTINÉ AU KAISER, sur le second : DESTINÉ À ERICK VON LUNDENDORFF, et sur le troisième : DESTINÉ À GUSTAV REICHSLER.

— *Herr Gott !* fit-il, en se tournant vers ce dernier, il paraît que vous l'avez échappé belle !

— Je pense bien ! répondit Gustav Reichsler, dont cette découverte semblait avoir anéanti la belle assurance...

Puis, tendant à « son » nouveau collaborateur une lettre, *que celui-ci connaissait d'autant mieux que c'est lui-même qui l'avait écrite*, il poursuivit :

— Afin que nul doute ne subsiste en votre esprit à cet égard, veuillez prendre connaissance de cette lettre dans laquelle se trouvaient les trois paquets. Je crois que vous serez immédiatement fixé sur le degré de culpabilité de von Opner.

James Nobody prit la lettre et lut :

Bombay, 8 mai 1918.

Vénérable frère et ami,

«Le «Grand Conseil des Sages», auquel j'ai soumis votre lettre du 3 mars 1918, jugeant, comme vous-même, qu'il est temps de mettre un terme à la guerre qui ensanglante le monde et qui risque de détruire la civilisation occidentale, a décidé de faire droit à votre requête et de punir ceux qui en sont les auteurs responsables et les derniers tenants.

«Vous trouverez donc, ci-inclus, trois paquets que, comme d'habitude, vous remettra notre frère et ami Krassal Bopa.

«Ils contiennent comme ceux que, déjà, vous avez reçus, du «Horah-Khiva,» le poison mystérieux que, au fond de leur temple, distillent les grands initiés.

«Puissiez-vous, L'AYANT UTILISÉ AINSI QU'IL EST INDIQUÉ SUR CHACUN DES PAQUETS, vivre mille et mille ans.

« LE SAGE DU SECOND DEGRÉ. »

Jouant son rôle à merveille, James Nobody s'écria :

— *Aucun doute n'est possible ! C'est bien von Opner qui était l'empoisonneur !*

Puis, comme s'il eût été subitement frappé de l'illogisme de la situation, il poursuivit :

— *Mais alors, il nous faudrait donc admettre, — puisqu'il était seul à posséder ce poison, — qu'il s'est empoisonné lui-même.*

Gustav Reichsler eut un singulier sourire...

— *Pas forcément !* répondit-il.

— Comment cela ?

Tendant alors à James Nobody une sorte de bloc-note minuscule qu'il avait extrait du portefeuille de von Opner, Gustav Reichsler expliqua :

— *A en croire la mention que voici, von Opner, — sans doute, afin d'effacer à jamais les traces de ses crimes, — avait décidé d'en supprimer le seul témoin : en l'espèce, Krassal-Bopa.*

« *Que voyons-nous inscrit, en effet, à la date du 25 juillet 1918 ?*

« *Ceci :*

— *PRÉLEVER SUR CHACUN DES PAQUETS UNE DOSE SUFFISANTE POUR SUPPRIMER K. B.*

« *Or, ce K. B. ne saurait être que Krassal-Bopa, son complice.* »

— C'est évident ! murmura James Nobody.

— *N'est-ce pas ?* insista Gustav Reichsler. *Cela étant, n'est-il pas permis de supposer que Krassal-Bopa, — ayant appris d'une manière ou d'une autre que von Opner voulait se débarrasser de lui en l'empoisonnant, — a pris les devants et qu'il a empoisonné lui-même von Opner ?*

Simulant l'admiration la plus grande, James Nobody s'écria :

— *Parbleu ! La voilà la vérité ! Il n'y a pas à dire, vous êtes un maître !*

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Gustav Reichsler, il n'en demeure pas moins que von Opner était non seulement un empoisonneur, mais aussi un traître avéré.

« Son portefeuille contient, à cet égard, des choses étonnantes, notamment quelques lettres, lesquelles, évidemment n'étaient pas destinées à la publicité.

« *Il en est une, entre autres, qui, s'il était vivant, l'enverrait tout droit au poteau !*

« Elle émane de ce bandit de Lieb knecht, l'homme à tout faire des Soviets, et est ainsi conçue :

« *Mon cher camarade,*

« *J'ai le plaisir de vous annoncer que, en récompense des services éminents que vous nous avez*

rendus au cours des derniers mois, le Comité Exécutif de la section allemande de l'Internationale ouvrière a décidé de vous confier la direction du S. R. du Ministère de la Guerre, dès que la débâcle escomptée aura chassé du trône les Hohenzollern maudits.

« *La situation est telle que cela ne saurait tarder.*

« *Nous avons appris de source sûre, en effet, que l'Autriche est sur le point de demander une paix séparée et que, en Bulgarie, la rupture de l'Alliance est imminente, le roi Ferdinand ayant le peuple tout entier contre lui.* (1)

« *L'Ambassadeur, comte Oberndorff et le chef de la mission allemande auprès du Grand Quartier Général bulgare, von Massas, ont bien fait entendre les avertissements nécessaires, mais le Roi leur a déclaré qu'il lui était impossible de poursuivre la guerre.*

« *Donc, en ce qui concerne l'Autriche et la Bulgarie, tout va pour le mieux.*

« *Il en est de même, d'ailleurs, en Turquie, les troupes turques se refusant à marcher sur Bakou, où se fortifient sans cesse les Anglais. Cela dénote de la part des Turcs un état d'esprit éminemment favorable à nos projets.*

« *D'autre part, deux faits d'importance capitale dominant la situation militaire actuelle :*

1° L'ÉPUISEMENT DE NOS RÉSERVES ;

2° LA MASSE ÉNORME DES « TANKS » QUI SE TROUVE DEVANT NOS TROUPES.

« *Il en résulte, DE L'AVIS MÊME DE LUDENDORFF et de HINDENBURG, que la situation empire de jour en jour sur le front et est de nature à contraindre le Grand Quartier Général, — LE FRONT POUVANT ÊTRE PERCÉ D'UN MOMENT À L'AUTRE, — à demander la paix.*

« *J'apprends à l'instant que le secrétaire d'État, von Hintze, chargé par le vice-chancelier von Payer d'exposer la situation au Kaiser, est parti pour rejoindre ce dernier.*

« *Comme vous êtes mieux placé que quiconque, pour savoir ce qui se passera en l'occurrence, je vous serais obligé de m'en faire part immédiatement.*

« *Salut et fraternité.* « KARL LIEBKNECHT. »

1 — Lenculus, vous conseille de lire : Prince Sixte de Bourbon-Parme - *L'offre de paix séparée de l'Autriche* ; on trouvera cet ouvrage rare chez The savoisien à l'adresse suivante : <http://the-savoisien.com/blog/index.php?post/1914-1918-l-epuration-republicaine>

— Il est donc patent, déclara Gustav Reichsler, quand il eut achevé la lecture du document qui précède, que le comte von Opner trahissait au profit de la Social-démocratie...

— Laquelle trahit au profit de l'Entente, surenchérit James Nobody.

— Naturellement ! fit Gustav Reichsler.

« Mais il y a mieux !

« Écoutez plutôt... »

Et, prenant une seconde lettre, il la lut également. Ainsi qu'on va le voir, elle était encore plus explicite que la précédente, et émanait du même auteur

« Mon cher camarade,

« Je me hâte de vous annoncer que le gouvernement allemand vient d'accepter comme base des négociations de paix, le programme contenu dans les déclarations de ce grand honnête homme, le président Wilson.

« Il n'est donc plus question de cette levée en masse que vous sembliez redouter si fort, si je m'en tiens aux termes de votre dernière lettre.

« Erzberger et Ludendorff eux-mêmes, se sont élevés contre ce projet baroque que le peuple allemand n'eût admis en aucun cas.

« À l'heure actuelle, la situation se présente ainsi :

— Ludendorff ayant déclaré au cours d'une réunion du Cabinet de guerre QUE LES ARMÉES ÉTAIENT À BOUT DE SOUFFLE ET NE POUVAIENT MÊME PLUS TENIR PENDANT QUARANTE-HUIT HEURES (1^{er} octobre 1918), et cette déclaration ayant été approuvée à l'unanimité par ses collègues, les généraux KUHLE, LASSBERG et SCHULENBURG, le Cabinet d'Empire vient de décider d'évacuer les territoires occupés par nous.

« Malheureusement, cette excellente nouvelle, qui a été notifiée le 12 octobre aux Alliés, a été suivie de ce lamentable incident qu'a été le torpillage du transport de passagers « LEINSTER ».

« Il en est résulté que, le 23 octobre, le président Wilson a fait savoir au Cabinet d'Empire que :

« LES PEUPLES N'AVAIENT PLUS, ET NE POUVAIENT PLUS AVOIR CONFIANCE DANS LA PAROLE DE CEUX QUI DIRIGENT ACTUELLEMENT LA POLITIQUE ALLEMANDE ».

« Cette nouvelle produisit sur l'Allemagne tout entière l'effet d'un coup de massue.

« Naturellement, nous en profitâmes pour intensifier notre action contre les militaires et

nous allâmes, — IMITANT EN CELA LE PRINCE DE HOHENLOHE-LANDENBURG QUI, DE BERNE, AVAIT LANCÉ CETTE IDÉE EXCELLENTE —, jusqu'à exiger l'abdication immédiate du Kaiser et la renonciation du Kronprinz au trône.

« Les choses en sont là.

« Il importe donc que vous suiviez de très près les événements qui vont se succéder au Quartier-Général du Kaiser et que, faisant état des excellentes relations que vous entretenez là-bas, vous vous efforciez de faire savoir à l'Empereur qu'il ne lui reste d'autre alternative que de « débarrasser le plancher. »

« Sa folie meurtrière va très probablement nous coûter l'Alsace-Lorraine, la perte de nos colonies, la destruction totale de notre flotte et une formidable indemnité de guerres MAIS TOUT CELA IMPORTERA PEU, pourvu qu'il disparaisse à jamais et ne fasse plus parler de lui.

« Périssent plutôt les Hohenzollern que le peuple allemand⁽¹⁾.

« Salut et fraternité. « KARL LIEBKNECHT. »

Ainsi qu'on le pense bien, James Nobody n'eut garde de révéler à Gustav Reichsler que c'est lui qui, pour les besoins de la cause, avait placé dans le portefeuille du défunt les deux lettres qui précèdent.

C'est pourquoi, Gustav Reichsler manifestant la plus vive et la plus profonde indignation, il se mit immédiatement au même diapason.

Bien mieux, il osa insinuer :

— Ne trouvez-vous pas, Excellence, qu'il importe que Sa Majesté soit immédiatement informée du complot ourdi contre elle ?

Gustav Reichsler sembla peser le pour et le contre...

Enfin, il se décida...

— C'est assez mon avis, déclara-t-il, soucieux...

Puis, se tournant vers James Nobody, qui avait tout prévu, sauf cela, il ajouta, :

— Rectifiez votre tenue ! Vous allez m'accompagner chez Sa Majesté...

1 — Ces deux lettres étaient authentiques. Il convient, toutefois d'ajouter que leur destinataire n'était pas von Opner, mais bien James Nobody lui-même qui, ayant reçu mission de fomenter la révolution en Allemagne, s'était fait passer auprès de Liebknecht pour un très authentique représentant des Soviets (Lire à cet égard : *L'Espion du Kaiser*, Berger. Levraut, éditeur).

V

Qui se passe de commentaires...

Ce que fut cette entrevue, aucune plume ne saurait le décrire...

Le moins qu'on en puisse dire est que, fou de rage, le Kaiser ne parla de rien moins que de marcher sur Berlin à la tête de sa garde, et de faire passer par les armes le Cabinet d'Empire, les chefs du Grand Etat-Major et plus spécialement Ludendorff qui, précisément la veille (27 octobre 1918), lui avait fait parvenir sa démission de premier Quartier-Maître Général.

Gustav Reichsler le calma d'autant plus vite qu'il lui démontra, documents en mains, que les troupes de la garde, — qui, d'ailleurs, étaient occupées pour le moment à tout autre chose qu'à «garder» le Kaiser, — étaient loin d'être sûres, puisque, d'ores et déjà, les généraux qui les commandaient ne répondaient plus de leur loyalisme.

— En ce cas, répondit le Kaiser, furieux, je ferai fusiller tous les rebelles !

— Soit, répondit paisiblement Gustav Reichsler, mais alors, c'est l'armée tout entière qu'il faudra fusiller !

— Vous dites ? s'exclama Guillaume II, que la colère affolait littéralement...

— Je dis, fit, de sa voix calme Gustav Reichsler, que les mesures extrêmes n'ont jamais rien valu pour rétablir les situations compromises.

«Or, la situation dans laquelle nous nous trouvons est plus que compromise, elle est désespérée.

«Seul, un miracle pourra nous tirer de là.

«Mais, comme je ne crois pas beaucoup aux miracles, je préfère — et de beaucoup — m'en tenir au vieil adage : Aide-toi, le ciel t'aidera.

«Et puisque les ennemis de Votre Majesté manœuvrent, manœuvrons également.»

— Comment voulez-vous que je manœuvre, érupta le Kaiser, puisque non seulement il me faut faire face aux Alliés, mais aussi à l'Allemagne tout entière !

Gustav Reichsler eut un geste d'impatience...

— Cela reste à démontrer, Sire, répondit-il fermement. Ce n'est pas parce qu'un demi-quartieron de sociaux-démocrates s'agite, qu'il faut désespérer de tout.

«Ceux-là, j'en ai la ferme assurance, nous parviendrons à les mater.

«Car, s'il existe des traîtres autour de Votre Majesté, il s'y trouve également une majorité de braves gens.»

Et, désignant du doigt James Nobody à l'Empereur, Gustav Reichsler déclara :

— Celui-là est du nombre !

«Non seulement je le considère comme l'un de mes meilleurs agents, mais je me porte garant de son loyalisme envers Vous et envers la patrie.

«Aussi, — sauf désapprobation de Votre Majesté, — ai-je décidé de l'envoyer immédiatement à Berlin, pour y effectuer une enquête dans les milieux politiques, diplomatiques et militaires.

«Son rôle ne sera pas de commenter les événements, — ce soin me concerne, — mais bien de les porter à notre connaissance, quelque brutaux et quelque fâcheux qu'ils soient.

«J'ai le pressentiment que, volontairement, on nous tient à l'écart et qu'on nous dissimule la vérité.

«Or, cette vérité, il faut que nous la connaissions, ne serait-ce que pour parer les coups qu'on nous destine.»

Le Kaiser ayant approuvé cette proposition d'un signe de tête, Gustav Reichsler reprit aussitôt :

— Que décide Votre Majesté en ce qui concerne l'affaire von Opner ? Je crois devoir me permettre de Lui faire remarquer que le coupable étant mort, l'action de la justice est éteinte.

«Reste à régler la question des funérailles.» Le Kaiser sursauta...

— Vous voulez rire, sans doute ? riposta-t-il vivement. Des funérailles à cette charogne ? Jamais de la vie, par exemple ! Qu'on l'enfouisse purement et simplement et que, jamais, on ne prononce plus son nom devant moi !

Le soir même, James Nobody nanti d'instructions précises partait pour Berlin, où il arriva le lendemain.

Tout le long de la route et dans toutes les localités qu'il traversa, il n'aperçut que régiments refluant vers l'arrière au chant de l'«Internationale», ou formations disloquées brandissant le drapeau rouge.

Privés de leurs insignes et de leurs décorations, en butte aux pires sévices et aux insultes les plus graves, des officiers, désarmés, marchaient dans le rang.

Et les civils faisaient chorus...

Plus rien ne subsistait, en apparence, de cette

discipline et de ce patriotisme qui avaient fait la force de l'Allemagne et dont, il y avait peut de temps encore, elle était si fière.

C'est tout juste si ce grand détective put se tirer indemne de cette déliquescence.

En effet, c'est par des hurlements, des menaces, des injures, — et, parfois, par des coups de feu, — qu'était saluée l'apparition de sa voiture qui, blasonnée aux armes de l'empire, et portant à l'avant le fanion de l'État-major particulier du Kaiser, excitait la rage des soldats et la haine des populations.

Ce que voyant, James Nobody n'hésita pas. Il gratta l'écusson impérial et, à la place du fanion, arbora le drapeau rouge.

Sa joie était grande, certes, de voir ainsi sombrer dans la boue et dans le sang l'Allemagne impériale.

Mais ce n'est pas sans une anxiété croissante qu'il constatait d'un œil terriblement averti les progrès que, gagnant de proche en proche, faisait la révolution, cette révolution dont il était l'un des promoteurs⁽¹⁾, et au développement de laquelle il avait tant contribué avec le comte de Nys et leurs collaborateurs à tous deux...

Qui donc, se demanda-t-il, angoissé par le spectacle de cette décomposition rapide, relèvera l'Allemagne de ses ruines ? Deviendra-t-elle une démocratie pareille aux autres ou, au contraire, versera-t-elle dans le bolchevisme ?

Dès son arrivée à Berlin, il comprit que, à moins d'un miracle, c'est cette dernière hypothèse qui se réaliserait...

Dans les rues, en effet, il se heurta, dès l'abord, à des bandes d'énergumènes qui, l'insulte aux lèvres ou poussant d'effroyables hurlements, acclamaient la révolution naissante, et ceux qui l'avaient décrétée...

Dépoitraillées, d'horribles mégères, tenant sous le bras des matelots ou des soldats ivres, défilaient en clamant des chansons ordurières, ou des hymnes venus en droite ligne de Moscou...

D'autres dansaient, échevelées, autour de brasiers qu'alimentaient exclusivement des meubles luxueux dérobés dans les appartements voisins ou des dossiers provenant des divers ministères.

Le rouge prédominait !

Il y en avait partout : aussi bien aux fenêtres des

immeubles qu'aux boutonnières des manifestants.

Les femmes en étaient pavoisées et, sur le sol, en maints endroits, il s'étalait en larges flaques de sang...

Sous ses yeux, dans la Sprée, on jeta un officier.

L'assistance applaudit...

Et, soulignant le tout, une débauche de drapeaux, de fanions, d'oriflammes communistes et d'insignes révolutionnaires.

Dans l'air flottait ce relent spécial que dégagent les foules sursaturées de sueur, d'alcool et de bière : un relent d'immondices.

Écœuré, James Nobody voulut activer l'allure.

Aussitôt des poings menaçants se tendirent vers lui, tandis que des voix avinées proféraient des injures à son adresse.

Il n'insista pas...

Plantant sa voiture là, il s'en fut à grands pas vers un poste émetteur clandestin de T.S.F., qui appartenait en propre à la « Section personnelle et secrète » du Kaiser.

Elle était installée dans un immeuble de la « Frankfurter Allée », dont, quelques mois avant l'ouverture des hostilités, Gustav Reichsler avait fait, — d'ordre du Kaiser, — l'acquisition.

L'installation et les appareils étaient de tout premier ordre ; quant au personnel, il ne laissait rien à désirer tant au point de vue professionnel qu'au point de vue loyalisme.

Soigneusement triés sur le volet, tous les individus employés dans cette station secrète avaient rang d'officier et étaient commandés par un « Oberst » du génie militaire, qui portait le nom bien allemand de Wolfram von Wiedersen.

James Nobody se présenta à ce dernier et se fit « reconnaître » de lui.

Après quoi, lui ayant exposé le but de sa mission, il lui fit part de la surprise que lui avait causé l'aspect de la rue, dont les émeutiers semblaient s'être rendus maîtres.

Von Wiedersen haussa les épaules...

— L'aspect de la rue, n'est rien, répondit-il, avec une consternation visible. Ce dont il faudrait que vous vous rendiez compte, — afin d'avoir une conception exacte de la situation, — c'est du désordre, de l'effolement, qui règnent dans les bureaux.

« Tous les rouages de l'État étant faussés ou démolis, personne ne sait plus ou donner de la tête. La révolution qui vient d'éclater a tout anéanti.

1 — Voir : *L'Espion du Kaiser*, du même auteur (Berger Levraut, éditeurs).

« Ceux qui ont la charge de commander en sont réduits d'obéir ; tant et si bien que nous assistons à l'avènement de l'incompétence.

« Les révolutionnaires eux-mêmes ne savent pas exactement ce qu'ils veulent, et les plus ardents d'entre eux — entendez par là non pas ceux qui ont pris ouvertement la tête du mouvement, mais bien ceux qui le dirigent dans l'ombre, — n'ont pas encore décidé de ce qu'il convient de faire de notre Auguste maître.

« Les uns veulent le fusiller sans phrases.

« Les autres se contenteraient de son abdication pure et simple ; à condition, toutefois, qu'il se résigne à vivre à l'étranger.

« Les derniers, enfin, verraient d'assez bon œil que les Alliés l'envoyassent finir ses jours en quelque exil lointain, à Sainte-Hélène, notamment.

« De toute façons, il est condamné dans leur esprit et, quoi qu'on fasse ou qu'on dise à Spa, il faut qu'on s'y rende compte que, jugé « impossible » par son peuple, il importe que Guillaume II et ses héritiers se résignent à disparaître. »

— Comment ! s'exclama James Nobody que ces déclarations comblaient d'aise, mais qui prit un air désolé, Son Altesse Impériale et Royale le Kronprinz serait également visé ?

— Lui, plus que tout autre, répondit lugubre von Wiedersen ; car, à lui, moins qu'à tout autre, on ne pardonne la sanglante hécatombe de Verdun.

« Il faut qu'« ils » partent, vous dis-je. Et plus vite ils partiront, mieux cela vaudra pour eux et pour nous.

« Pour eux, car ils sauveront leurs têtes...

« Pour nous, car cela nous permettra à y voir plus clair et de rétablir un peu d'ordre dans ce désordre. »

Et, tristement, von Wiedersen conclut :

— Pour peu qu'ils tardent, la situation deviendra inextricable, et il en résultera fatalement que les Alliés en profiteront pour se rendre maîtres de l'Allemagne. Ce qu'ayant entendu, James Nobody, dont la façon de penser concordait entièrement avec celle de son interlocuteur, lança immédiatement la radiogramme que voici, en le faisant précéder de l'indicatif de Gustav Reichsler :

B-1 : G. R. S.

« L'ordre règne à Berlin. La foule attend, dans un calme impressionnant, mais en acclamant le Kaiser, les décisions que ne va pas manquer de prendre S. E. le général Græner. — H. M. »

Ce que, là-bas, à Spa, traduisit ainsi Gustav Reichsler :

Bureau N° 1 : Gustav Reichsler,

Spa.

« La révolution vient d'éclater à Berlin. La foule en fureur insulte le Kaiser. Le général Groener, ennemi personnel de l'Empereur, succède en qualité de premier Quartier-Maître Général à Ludendorff. — HERMANN MULLER. »

A peine Gustav Reichsler avait-il achevé de communiquer au Kaiser ces fâcheuses nouvelles, qu'un second radiogramme, ainsi conçu, lui parvenait :

« Les vaillants équipages des sous-marins stationnés à Kiel, refusant de croire à un armistice, sont descendus à terre précédés de leurs officiers et, s'étant portés en masse devant l'Amirauté, après avoir exigé la continuation de la guerre, ont poussé des vivats en l'honneur de l'Empereur, du prince Henri de Prusse et de l'amiral von Tirpitz.

« Le secrétaire d'État Haussmann et le député socialiste Noske, sont immédiatement partis pour Kiel, afin de porter aux équipages et à leurs chefs les remerciements du chancelier d'Empire.

« Des manifestations semblables ont eu lieu à Hambourg, Schwerin, Hanovre, où l'air retentit des acclamations poussées par l'armée et la population en l'honneur du souverain et du prince héritier, auxquels ils souhaitent longue vie et prospérité. — H. M. »

Cette fois, ce ne fut pas Gustav Reichsler, mais Guillaume II lui-même qui « traduisit » ce radiogramme.

Et, il le traduisit de la façon que voici, laquelle était la bonne :

« Les équipages des sous-marins stationnés à Kiel, sont en pleine révolte. Ils exigent un armistice immédiat. Après avoir lancé leurs officiers par-dessus bord, ils sont allés manifester en masse devant l'Amirauté, ont demandé la cessation des hostilités et ont longuement conspué l'Empereur, le grand-amiral prince Henri de Prusse, frère du Kaiser, et l'amiral von Tirpitz, inventeur de la guerre sous-marine.

« Le sous-secrétaire d'État Haussmann et le député socialiste Noske, spécialement mandatés par le Gouvernement, sont partis pour Kiel afin de tenter de rétablir le calme.

« Des manifestations hostiles ont eu lieu à Hambourg, Schwerin et Hanovre, où l'armée et la population ont réclamé l'abdication de l'Empereur et la renonciation au trône du Kronprinz. »

HERMANN MULLER. »

C'est au moment même où le Kaiser venait d'achever la traduction de ce radiogramme que se fit annoncer Gustav Reichsler...

Se tournant vers lui, l'Empereur lui demanda, amer :

— *N'aviez-vous pas recommandé à l'inspecteur Muller d'éviter les commentaires ?*

— Effectivement, Sire. Aurait-il transgressé mes ordres ?

— *Non pas,* répondit Guillaume II. *Seulement, il a une façon d'exposer les choses qui, vraiment, SE PASSE DE TOUT COMMENTAIRE...*

Et, lui passant le texte qu'il venait de traduire, le Kaiser conclut :

— Voyez plutôt...

VI

Où James Nobody se fait une pinte de bon sang.

Quand, de la villa Neu-Bois, où résidait le Kaiser, les nouvelles qui précédèrent parvinrent à l'hôtel d'Angleterre, il étaient installés les services du Grand Quartier Général allemand, elles y produisirent l'affolement le plus complet.

On n'était pas sans y savoir, certes, que travaillée tout à la fois par les sociaux-démocrates, les émissaires de Moscou et les agents de l'ennemi, la population allemande, dont le moral avait fléchi par suite des privations que lui imposait le blocus et des revers subis par l'armée, aspirait à la paix ; mais on était loin d'y supposer qu'elle exigerait, — et avec quelle énergie et quel ensemble, — l'abdication du Kaiser.

Wilson lui-même, n'avait-il pas fait savoir à Berlin que, loin d'exiger un « *changement de personnes* », il se contenterait d'un « *changement de système* », ce qui revenait à dire que les Alliés ne demandaient pas autre chose, — pour le moment, — que la mise en application du régime parlementaire, comme il existe en Angleterre, par exemple, et la réforme de la Constitution ?

Et, de même qu'à la villa Neu-Bois, on y comprit que, privé d'une main ferme et d'une volonté énergique, le régime ne tarderait pas à s'écrouler sous les assauts incessants de ses adversaires de l'intérieur et de l'extérieur.

Débile et sans autorité aucune, le Cabinet que présidait le chancelier prince Max de Bade avait laissé anéantir la discipline sociale qui, dans tous les pays, constitue l'armature de la nation ; il avait toléré que la masse submergeât les élites ; il avait permis que s'installassent au pouvoir ces négateurs de la patrie, que sont les socialistes et les communistes...

On s'aperçut alors que, grâce à ces derniers, — des « *embusqués* », pour la plupart, — derrière l'armée s'était accompli un travail souterrain, lequel n'avait eu d'autre but que de préparer l'avènement du chaos, dont les conseils d'ouvriers et de soldats étaient les meilleurs tenants.

Il en résulta que, non seulement les unités concentrées dans les dépôts de l'intérieur, mais aussi, et surtout, les troupes appartenant, soit aux formations d'étapes, soit aux formations de combat, prirent parti pour les révolutionnaires, rompirent le contact, pillèrent les approvisionnements de l'armée, détruisirent ses moyens de défense et rentrèrent chez elles au cri de : A bas la guerre !

Aussi, nul ne fut-il surpris au Grand Quartier Général quand, le 5 novembre, l'inspecteur « Hermann Muller » annonça à Gustav Reichsler que, au cours d'une nouvelle réunion du Gouvernement, le général Groener avait déclaré que la situation militaire ayant empiré, toute résistance était devenue impossible.

Cette nouvelle qui était parvenue à Spa dans le courant de la matinée fut complétée vers midi par le radiogramme que voici :

« Conformément au désir exprimé par S. E. le général Groener et, eu égard à ses déclarations, le chancelier d'empire, prince Max de Bade, a décidé d'entamer, dans le plus bref délai possible, des négociations en vue de la conclusion d'un armistice. »

« Les plénipotentiaires allemands seraient : 1° M. Erzberger, sous-secrétaire d'État, président de la délégation ; »

« 2° S. E. le comte Oberndorff, ambassadeur d'Allemagne à Sofia ; »

« 3° Le général von Winterfeldt ; »

« 4° *Le capitaine d'État-Major Wanselow ;*

« 5° *Le capitaine-interprète von Helldorf ;*

« 6° *Le Dr Blauert, sténographe.*

« *In fine* », James Nobody ajoutait :

« Je crois savoir que la présidence de cette délégation devait être offerte à S.E. le général von Gündel, mais que le ministre des Affaires étrangères, le jugeant inapte, s'est opposé à son choix. »

Le moins que l'on puisse dire du radiogramme qui précède est qu'il sonnait le glas du régime.

Parmi ceux qui entouraient le Kaiser, nul ne s'y trompa.

Il n'y eut que lui à n'y vouloir point croire...

— *Ah ! Ça, demanda-t-il à Gustav Reichsler, est-ce donc un fou que vous avez envoyé là-bas ? Comment voulez-vous que « mon » Gouvernement prenne des décisions d'une telle importance, sans m'en avoir référé au préalable. Ne suis-je donc plus le maître ?*

Le général von Plessen qui assistait à l'entretien et Gustav Reichsler, échangèrent un coup d'œil navré que, très certainement, capta le Kaiser...

Mais il n'en décida pas moins :

— *Vous allez me faire le plaisir de rappeler immédiatement cet homme ; sans quoi, avec les stupidités qu'il écrit, il finirait bien par vous faire perdre la tête à tous.*

— Cependant, voulut répondre Gustav Reichsler, cet homme...

— *Je n'accepte aucune observation, tonna Guillaume II en donnant de sa main valide⁽¹⁾ un violent coup de poing sur la table. Ce « Muller » est impossible ! Je ne sais s'il prend ses désirs pour des réalités, mais le fait est que, s'il avait partie liée avec mes adversaires, il ne saurait mieux s'y prendre pour démoraliser ceux qui m'entourent.*

« *Cela est si vrai, mon cher Reichsler, que, depuis l'arrivée de ce maudit radiogramme, von Plessen et vous, vous êtes complètement à plat.*

« *Et, bien que je sache pertinemment qu'il ne faut accorder aucune créance aux billevesées nées de l'imagination de cet homme, je suis persuadé que vous y croyez dur comme fer.*

« *Or, je vous le déclare tout net, dès son retour, j'interrogerai moi-même « Muller » et, s'il a menti, — ce qui me semble indubitable, — je le ferai immédiatement passer par les armes, car mentir dans ces conditions, c'est trahir.* »

1 — On sait que l'autre est atrophiée.

Il n'y eut pas moyen de l'en faire démordre et, bien à contre-cœur, Gustav Reichsler dut se résoudre à rappeler James Nobody.

Dès le lendemain, ce dernier arriva à Spa ou, d'ailleurs, l'avaient précédé Bob Harvey et Harry Smith, deux de ses meilleurs collaborateurs qui, admirablement camouflés, avaient reçu pour mission de ne perdre de vue ni la villa Neu-Bois, ni l'hôtel d'Angleterre⁽²⁾.

Il convenait, en effet, de surveiller attentivement ces deux pôles de l'activité militaire allemande, afin de savoir comment ils réagiraient quand ils connaîtraient les nouvelles envoyées de Berlin par le grand détective.

Cette mesure de prudence s'imposait d'autant plus, qu'on pouvait s'attendre à tout de la part des énergumènes qui, tant à la villa « Neu-Bois » qu'à l'hôtel d'Angleterre, entouraient cet autre énergumène qu'était le Kaiser.

De source sûre, James Nobody avait appris quelques jours avant son départ pour Berlin que, fous de rage, certains chefs du Grand État-Major allemand, parmi lesquels figurait en bonne place Ludendorff, avaient conçu le projet fantastique de lancer sur Paris une attaque aérienne de grand style, au cours de laquelle les aviateurs allemands s'efforceraient, — essayer n'est pas tout faire ! de submerger la capitale des armées de l'Entente sous les gaz asphyxiants.

Les auteurs de ce projet savaient fort bien que cette tentative désespérée ne retarderait en rien la fin prévue des hostilités ; mais, avec leur défaut habituel de psychologie, ils escomptaient que l'effet de terreur qu'il produirait sur leur adversaires, amènerait ceux-ci à leur offrir des conditions de paix plus aisément acceptables que celles qu'ils entrevoyaient.

Ce crime odieux n'étant point de ceux qui se puissent pardonner, il est à présumer que, le cas échéant, c'est exactement le contraire qui se serait produit, de sorte que ceux qui l'avaient conçu en auraient été les mauvais marchands. Mais la mentalité allemande est telle que, ne croyant qu'à la force et ne redoutant qu'elle, c'est à la force que tout d'abord elle a recours. Quoi qu'il en soit, James Nobody, qui était très exactement renseigné sur l'état d'esprit qui régnait parmi les

2 — Ils appartenaient et appartiennent encore à la fameuse brigade des « as » que commande James Nobody.

troupes allemandes, s'était parfaitement rendu compte que, si l'armée de terre et l'armée de mer étaient en pleine déliquescence, il en était tout autrement en ce qui concernait l'aviation qui, fidèle à son serment, continuait à servir avec ponctualité et exécutait sans la moindre hésitation les missions, — même les plus risquées, — dont on voulait bien la charger.

Cela étant, il convenait d'ouvrir l'œil ; car, pour peu qu'il ait plu au « fou couronné » ou à quelqu'un de son entourage à ordonner aux aviateurs allemands à anéantir Paris, il est bien certain que ces derniers eussent obéi aussitôt.

Là, était le seul danger qui subsistât.

Il n'en demeurait pas moins redoutable.

C'est pourquoi, — et uniquement pour y parer s'il se précisait, — James Nobody avait demandé à ses deux collaborateurs de veiller au grain.

Bien lui en prit, ainsi qu'on va le voir.

En effet, à peine était-il parti pour Berlin que, d'ordre du Kaiser, un important conseil de guerre, auquel assistèrent les principaux chefs de l'aéronautique allemande et la plupart des « as » de l'aviation, se réunit à la villa Neu-Bois, sous la présidence de l'Empereur.

A peine les membres du Conseil eurent-ils pris place autour du « tapis vert » que, en proie d'une colère qu'il ne tentait même pas de dissimuler, le Kaiser, après leur avoir fait part de la situation désespérée dans laquelle l'Allemagne se trouvait, leur déclara :

— *L'heure est venue des résolutions extrêmes. Ne pouvant plus vaincre, sachons du moins porter à nos adversaires, — puisqu'aussi bien il en est temps encore, — de tels coups qu'ils ne puissent jamais s'en relever.*

« Contrairement à ce que pensent mes conseillers militaires et politiques, je crois que si, grâce à notre aviation qui demeure la seule force organisée de mon armée, nous pouvions faire une démonstration contre Paris, non seulement nous démontrerions à nos adversaires que nous sommes encore susceptibles de mordre, mais aussi que nous sommes décidés à tout, même au pire, afin de nous affranchir du joug sous lequel ils comptent nous courber.

« Aussi vrai que je suis son seul représentant sur la terre, Dieu m'est témoin que rien ne me déplairait plus que de laisser derrière moi la sanglante et odieuse renommée d'un Héliogabale ou d'un

Néron ; car, si le premier de ces deux princes détruisait ses ennemis pour s'en débarrasser et si le second incendia Rome pour son plaisir, ce sont d'autres motifs qui me guident.

« Si je veux incendier Paris et détruire du même coup les organes directeurs des armées de l'Entente, ce n'est pas par plaisir, en effet, mais par nécessité.

« Non pas que j'espère en tirer un bénéfice personnel quelconque, ou, ainsi que le croient certains, de meilleures conditions de paix, mais bien pour faire sentir une fois encore à nos implacables adversaires la vigueur du poing allemand.

« De même que le sanglier qui, lorsqu'il est acculé dans sa bauge, tient tête à la meute qui l'assaille, tenons tête également.

« Et quand sonnera l'hallali, faisons du moins que ce soit sur les ruines de la moderne Babylone, au milieu des cris de rage, de désespoir et d'épouvante de nos prétendus vainqueurs. »

Tandis que parlait le Kaiser, ceux qui l'écoutaient se jetaient des coups d'œil consternés.

Non pas que sa proposition leur déplût, avec quelle joie et quelle ardeur, ils l'eussent exécutée en d'autres temps, — mais bien parce que cette proposition leur prouvait à quel point le Kaiser était peu au courant des possibilités de l'heure présente.

En était-il donc encore à croire que son aviation possédait toujours, — si tant est qu'elle l'ait jamais possédée, — la maîtrise de l'air ?

Ignorait-il donc que, chaque jour, des centaines d'avions nouveaux et admirablement équipés sortaient des fabriques de l'Entente, qui, à la moindre tentative d'agression aérienne contre Paris, prendraient leur vol pour aller anéantir les grandes villes allemandes ?

Que ferait la poignée d'aviateurs allemands qui subsistait encore, pour s'opposer à cette contre-attaque foudroyante ?

Ils ne pourraient que mourir en combattant ; mais, c'est à cela, — et à cela seulement, — que pourrait se borner leur effort.

Et comment ne comprenait-il pas, lui, le « Maître de la Guerre », que Berlin était garante de la sécurité de Paris ?

La loi du talion est atroce certes, mais il est des cas où elle s'impose...

C'est ce que se faisant l'interprète de tous, Gustav Reichsler exposa au Kaiser.

L'ensemble du conseil fut de son avis et, encore qu'il en fut outré, le Kaiser fut bien obligé de s'y ranger.

Jamais, mieux que dans ce cas, il ne mesura la profondeur de sa chute et, pour la première fois, il comprit que, tout de même, sa volonté avait des bornes.

Bob Harvey et Harry Smith n'eurent donc pas à intervenir en l'occurrence et, s'ils transmirent au Grand Quartier Général britannique un rapport circonstancié sur cette affaire, ce fut uniquement à titre de renseignement et pour mémoire.

Après s'être assez longuement entretenu avec eux, James Nobody se dirigea lentement vers la villa Neu-Bois au faite de laquelle flottaient encore le drapeau allemand national et le fanion spécial du Kaiser, et où il savait devoir rencontrer Gustav Reichsler.

Dès qu'il l'aperçut, ce dernier s'élança vers lui les mains tendues et, aussitôt, il lui demanda :

— *Puis-je tenir pour exactes toutes les nouvelles que vous m'avez envoyées de Berlin, à la situation est-elle grave à ce point, qu'on soit obligé de conclure un armistice ?*

James Nobody le regarda, surpris...

— *Elles sont l'expression même de la vérité, et la conclusion d'un armistice s'impose d'autant plus que la population, l'armée et la marine sont en pleine révolte et exigent, en même temps que la cessation des hostilités, l'abdication immédiate du Kaiser.*

Consterné, Gustav Reichsler répondit :

— *Voilà ce dont il faudra convaincre Sa Majesté...*

— *Pourquoi ? Elle n'y croit pas ?*

— *Elle y croit d'autant moins, fit Gustav Reichsler, que, jusqu'ici, afin de ne point la contrister, on lui a dissimulé la vérité.*

« *C'est vous qui, le premier, avez osé la Lui dire et, naturellement, il en résulte que, jugeant vos comptes rendus tendancieux, Sa Majesté refuse de les prendre au sérieux.*

— J'entends bien, répondit le grand détective, mais qu'y puis-je ?

Cette question sembla gêner considérablement Gustav Reichsler, qui n'en déclara pas moins aussitôt :

— *Ce que vous y pouvez, je vais vous le dire. Il faut, — je dis : IL FAUT, vous entendez, — il faut que vous répétiez textuellement au Kaiser ce que vous avez entendu à Berlin. Il faut que vous lui révéliez ce que*

vous y avez vu ; car, maintenant, tergiverser serait un crime.

« *Toutefois, il est de mon devoir de vous prévenir que vous allez avoir fort à faire pour le convaincre.*

« *C'est pourquoi je vous conseille de ne le ménager en rien et, autant que possible, de procéder par coups de massue.*

« *D'ailleurs, je serai là pour vous soutenir en cas de besoin.* »

James Nobody se mit à rire...

— *S'il n'y a que cela pour vous être agréable, répondit-il, gaiement, je puis vous certifier que, non seulement Sa Majesté va être servie à souhaits, mais que, aussi, Elle « va en prendre pour son grade ».*

« *Je vous prie de croire que si. Elle aime les vérités, Elle va en entendre, et de rudes.* »

Et, en effet, Guillaume II en entendit de vertes et de pas mûres !

— Conformément à vos ordres, Sire, lui déclara Gustav Reichsler en entrant dans le cabinet de travail du Kaiser, j'ai l'honneur de vous amener l'inspecteur Hermann Muller.

L'empereur lança un coup d'œil torve à James Nobody qui, impassible, s'était mis au « garde-à-vous », puis il s'écria :

— *Ah ! Ah ! Vous voilà, vous ! Savez-vous que j'ai grande envie de vous faire fusiller ?*

James Nobody ne broncha pas...

— Aux ordres de Votre Majesté ! se borna-t-il à répondre...

— *Comment ! s'écria le Kaiser, on vous fait l'honneur de vous charger d'une mission de confiance ; on vous envoie à Berlin pour voir et écouter ; on vous choisit spécialement pour me renseigner, et vous vous permettez de m'envoyer des nouvelles qui sont autant de contre-vérités !*

« *Je vous préviens que je ne suis pas d'humeur à tolérer de pareilles facéties et à permettre qu'on se paie ainsi ma tête !*

« *Et, pour commencer, je vous ordonne de rétracter immédiatement...* »

— *Je ne rétracterai rien du tout !* interrompit James Nobody. *Ceci pour la raison bien simple que les renseignements que j'ai fait parvenir à Votre Majesté sont l'exactitude même.*

— *Comment ! Vous osez m'interrompre !* s'exclama l'Empereur, furieux.

Du tac au tac, James Nobody répondit :

— *Pourquoi pas, Sire ? Vous osez bien me traiter de menteur, vous !*

— C'est inimaginable ! s'écria le Kaiser ; et je vais vous...

— *Ce qui est inimaginable*, interrompit de nouveau le grand détective, *c'est que vous ne vouliez pas comprendre que, pourries jusqu'aux moelles par la propagande socialo-communiste, vos troupes se débloquent ; c'est que, mourant d'épuisement, votre peuple se révolte ; c'est que, étant donnée votre carence, un gouvernement de défaitistes s'est emparé du pouvoir ; c'est que, à l'heure même où je vous parle, ses délégués sont en route pour le front français où, selon toute apparence, à plat ventre devant les Alliés, ils vont mendier un armistice et la paix.*

Et, tandis que, — toute morgue désormais abolie, — le Kaiser le regardait avec des yeux où se lisaient la stupeur et l'effroi, James Nobody poursuivit :

— *Ah ! Sire ! Vous avez voulu connaître la vérité, — cette vérité que, jusqu'ici, vous ont si soigneusement dissimulée vos courtisans, — vous avez voulu savoir si, vraiment, votre trône est en danger et votre dynastie menacée ?*

« *Eh ! bien, cette vérité, moi, Hermann Muller, moi, qui suis tout le contraire d'un courtisan, le vais vous la dire ; car je ne puis oublier que, autrefois, pour ne l'avoir point discernée à temps, ou pour l'avoir dédaignée, deux têtes augustes, — aussi augustes que la vôtre, pour le moins, — sont tombées⁽¹⁾ l'une à Londres, l'autre à Paris, sous la hache du bourreau ou sous le couperet de la guillotine.* »

Asséné de main de maître, le coup porta d'autant mieux que Guillaume II s'y attendait moins...

— Comment ! s'exclama-t-il, terrifié, ils oseraient ?

— *L'affaire est réglée, vous dis-je*, poursuivit brutalement James Nobody, *et si, avant-hier, en effet, il était question de votre trône, et hier, de votre dynastie, aujourd'hui, c'est de votre personne elle-même qu'il s'agit !*

« *Vous avez perdu ! Il faut payer !*

« *Et, si vous voulez m'en croire, partez, partez vite, sans regarder en arrière de peur de perdre un moment.*

« *A deux pas d'ici, accueillante et sûre, s'ouvrira devant vous et les vôtres la frontière hollandaise.* »

— Ce serait désert ! s'exclama le Kaiser.

— *Préférez-vous mourir ?*

— Qui donc oserait porter la main, sur moi ?

— *Le peuple tout entier, Sire !*

— J'ai ma Garde, pour me défendre !

— *Je la croyais enfouie dans les marais de Saint-Gond !*

Cette fois encore, le Kaiser fléchit sous le coup...

— Vous me conseillez donc d'abdiquer ? demanda le Kaiser, hagard.

— *Abdiquer n'est pas suffisant, Sire. Il faut fuir ! Et fuir sans tarder !*

« *Savez-vous, en effet, ce que j'ai vu en venant ?* »

— Comment le saurais-je ? répondit tristement le Kaiser. On me cache tout, vous le savez bien !

— *C'est juste !* reconnut James Nobody, qui reprit aussitôt :

— *Eh ! bien, Sire, j'ai vu des bandes d'émeutiers hurlant à la mort ; des hordes de soldats ivres et débraillés qui, conduites par des émissaires de Moscou et précédées de loques rouges, se dirigeaient à marche forcée vers Spa...*

— On ne les a donc pas arrêtées en route ? s'écria le Kaiser affolé...

— *Non seulement on ne les a pas arrêtées, Sire, répondit James Nobody, mais ceux qui étaient chargés de ce soin, se sont joints à elles.*

« *Elles ont fait boule de neige !*

« *Tant et si bien qu'à l'heure actuelle, ce n'est plus une émeute qui déferle vers obus, c'est la Révolution.* »

Terrifié, le Kaiser s'écria :

— Mais, alors, je suis perdu !

Ce à quoi, plus calme que jamais, le grand détective, — qui n'aurait pas cédé sa place pour un empire, — répondit :

— *Cela m'en a tout l'air...*

Le Kaiser s'absorba un instant en soi-même puis, cynique, il déclara :

— *Je m'en moque après tout ! Ma fortune est à l'abri, mes rentes sont copieuses, ma santé n'a jamais été meilleure et la vie est belle !*

« *Pourquoi me laisserais-je massacrer par ces brutes ?*

« *Elles ne veulent plus de moi !*

« *Soit ! Foutons le camp !* »

Et, avec un sourire qui en disait long, il ajouta :

— *Je souhaite bien du plaisir à mes successeurs...*

1 — Charles I^{er} d'Angleterre et Louis XVI.

VII

Où James Nobody
continue à s'occuper...

Cette déclaration était si choquante, elle faisait preuve d'une telle amoralité et d'un manque de tact si absolu, que Gustav Reichsler lui-même en fut froissé.

Dieu sait pourtant combien il avait la conscience élastique...

Quant à James Nobody, l'indignation qu'il en ressentit fut si profonde qu'elle l'emporta sur la prudence.

En effet, quand l'ayant remercié des précieux renseignements et des conseils plus précieux encore qu'il lui avait donnés, le Kaiser lui tendit la main pour lui indiquer que l'audience était terminée, notre ami mit carrément ses mains dans ses poches.

Comme bien on pense, ce geste ne fut nullement du goût du Kaiser qui, furieux, s'écria :

— *Comment ! Vous me refusez la main !*

James Nobody le toisa assez dédaigneusement...

— *Auriez-vous donc déjà oublié, Sire, que, tout à l'heure, vous m'avez insulté ?* répondit-il.

Alors, le Kaiser eut cette réponse monumentale :

— *Vous voyez bien que je ne vous en tiens pas rigueur, puisque je vous tends la main...*

Du coup, James Nobody pouffa...

— *C'est bien aimable à vous, Sire, déclara-t-il, mais comme je n'ai jamais pris une insulte pour un compliment, il me serait extrêmement pénible de vous serrer la main.*

— Diable ! Vous êtes susceptible à ce qu'il paraît ! ragea l'empereur. Et vous ne semblez pas vous rendre compte que vous venez de vous rendre coupable du crime de « lèse-majesté ».

James Nobody se mit à rire, et, simplement, répondit :

— *J'aime mieux être poursuivi pour « lèse-majesté » que pour « lèche-majesté », Sire !*

Et, haussant les épaules, il ajouta :

— *D'ailleurs, étant donné le peu de temps dont il vous reste encore à jouir de ce titre, vous auriez vraiment tort d'insister.*

— Et si je vous faisais arrêter ? hurla le Kaiser, fou de rage...

James Nobody, plus calme que jamais, posa son regard sur lui et, froidement, déclara :

— *Je vous mets au défi de le faire !*

— Mais cet homme est fou ! s'écria le Kaiser, hors de lui.

Et, se tournant vers le policier allemand qui, bien calé dans son fauteuil, assistait, impassible, à cette scène inénarrable, sur un ton de reproche, il lui dit :

— *Comment ! Vous, Reichsler ? Vous permettez qu'on insulte votre Empereur devant vous ?*

Le policier tourna ses yeux vers l'Empereur et, sur le mode sévère, répondit :

— *Autrefois, monsieur, vous étiez « mon » Empereur, et vous l'êtes demeuré tant que vous avez assumé les fonctions de votre charge héréditaire.*

« *Mais, aujourd'hui, puisque vous foulez aux pieds les souvenirs d'un passé qui fut si grand et si glorieux ; puisque loin de suivre l'exemple de vos ancêtres qui, sans cesse, firent face au danger et assumèrent jusqu'au bout les devoirs dont ils avaient la charge ; puisque, enfin, vous désertez, — LE MOT EST DE VOUS, — souffrez, monsieur, que, n'ayant plus rien de commun avec vous, je vous tire ma révérence.*

« *Je n'ai jamais servi les lâches, et vous en êtes un... »*

Et tandis que, atteint en pleine face par ce magistral soufflet, le Kaiser, suffoqué, s'effondrait sur son fauteuil, James Nobody, enthousiasmé, s'écria :

— *Bravo ! Reichsler, voilà les mots qu'il fallait dire !*

Et, sans daigner honorer d'un regard le Kaiser qui, maintenant, cuvait sa honte, les deux hommes s'en furent, l'un pleurant de désespoir, l'autre, fou de joie...

James Nobody, en effet, venait en une seule fois d'être payé de toutes ses peines.

Face à face et le tenant sous son regard, il avait pu dire au Kaiser ce qu'il pensait de lui.

Et, plus heureux que tous ses camarades du front qui, d'un cœur égal, mais avec des chances diverses, avaient déboulonné le trône de ce forban, il avait vu ce trône s'écrouler sous ses yeux...

Car c'est bien d'un écroulement qu'il s'agissait...

Que restait-il, en effet, de cette armée dont le Kaiser était si fier ?

Rien, ou presque !

Dès le 14 octobre, son sort avait été définitivement réglé.

Après avoir foncé sur le Boche à cette date, le roi

Albert était entré le 16 à Thourout et à Courtrai. Le 17, il avait enlevé Ostende et dégagé la côte ; puis, le 19, il avait pris Bruges.

Le 17 également, Degoutte, après avoir chassé les Allemands du plateau de Thielt, les obligeant ainsi d'évacuer la plaine du Nord, était entré à Lille et à Douai.

Debeney, aidé en cela par la « méprisable petite armée anglaise », — vous vous souvenez ? — après avoir harcelé l'ennemi plus au sud, le bousculait enfin, sur la Selle, l'Ecaillon, la Rouhelle et la forêt d'Audigny.

Valenciennes tombait le 2 novembre tandis qu'une poussée générale se produisait sur l'Escaut, la Serre, l'Aisne et la Meuse.

Le 4 novembre, le canal de la Sambre et l'Aisne et la forêt de Mormal tombaient entre nos mains et, sur tout le front de France, les armées allemandes, définitivement battues, retraits, vaincues, usées, démoralisées, nous abandonnant, par surcroît, 370.000 prisonniers, 6.500 canons et 40.000 mitrailleuses.

En Italie, Diaz prenait également l'offensive. Après avoir franchi le Piave le 27 octobre, deux jours plus tard, il entra à Conegliano et à Vittorio-Veneto, et le 30 à Asiago.

Le 3 novembre, réalisant ainsi les principaux buts de guerre de son pays, il s'emparait de Trente et de Trieste, au moment même où, à Padoue, le général autrichien von Arz signait un armistice qui, en même temps qu'il consacrait la fin de l'empire austro-hongrois, laissait entre les mains du vainqueur 430.000 prisonniers et 6.800 canons.

En France, Rethel, Sedan, Maubeuge et Tournai étaient enfin débarrassées de la souillure allemande.

Affolés, Hindenburg et Groener, voyant que se préparait un nouvel Iéna, s'empressaient de demander l'armistice⁽¹⁾.

Qu'était devenue, d'autre part, la marine allemande, cette marine sur laquelle, — *notre avenir est sur l'eau ; avait déclaré le Kaiser*, — le peuple allemand tout entier fondait tant d'espoir.

Ancrée dans les ports, d'où elle n'osait plus sortir, ses équipages étaient en révolte ouverte et, après avoir amené le pavillon impérial, ils avaient arboré le chiffon rouge.

Quant au Kaiser, « abandonnant son poste devant l'ennemi », il allait « désertier à l'étranger » LÂCHEMENT...

Or, l'abandon de poste devant l'ennemi, la DÉsertion à l'Étranger en temps de guerre et la LÂcheté sont des crimes que tous les codes militaires, — y compris le code allemand, — punissent de la peine de mort.

Combien de pauvres bougres avaient été fusillés au cours de la guerre, qui n'avaient pas commis des crimes aussi graves que ceux que, *légalement*, on était en droit de reprocher à cet histrion couronné qu'était, et qu'est demeuré, Guillaume II ?

Aussi, maintenant qu'il avait sondé ce dernier, et qu'il savait à n'en point pouvoir douter que, à la première occasion, il se réfugierait en Hollande, James Nobody se demandait s'il était bien nécessaire de mettre à exécution le plan qu'il avait conçu, *et qui ne tendait à rien moins qu'à enlever le Kaiser et à l'amener dans les lignes alliées.*

Certes, ce serait un beau spectacle que de le voir pendu haut et court, — *ainsi que l'avait promis Lloyd George*⁽²⁾, — à la Tour de Londres.

Mais, orgueilleux comme il l'était, ce misérable ne serait-il pas plus puni encore si, lui faisant grâce de la vie, on lui imposait, — loin des pompes du pouvoir et des fastes auxquels il était habitué, — de vivre dans un exil éternel ?

Pourquoi ferait-il de ce triste individu un martyr ?

Et pourquoi, puisque son propre peuple venait de lui arracher sa couronne, les Alliés lui en tresseraient-ils une autre de leurs propres mains ?

Il jugea que mieux valait s'abstenir et abandonner au triste sort que serait le sien désormais, ce fantoche...

Ah ! s'il avait pu savoir ce que l'avenir réservait à ce bandit ; s'il lui avait été donné de deviner que, loin d'être mis au ban de la civilisation, il trouverait encore des adulateurs et finirait ses jours au sein de la plus somptueuse des retraites, dans le calme reposant de la campagne hollandaise, peut-être aurait-il agi différemment.

Mais comment aurait-il pu supposer que l'Angleterre, qui avait fait preuve d'une telle férocité à l'égard de Jeanne d'Arc et de Napoléon, se montrerait aussi clément envers le monstre à figure humaine qu'était Guillaume de Hohenzollern ?

Les bagnes anglais n'étaient-ils pas peuplés de misérables dont la culpabilité était mille fois moindre que celle de ce forban qui, non content d'avoir déchaîné sur le monde la plus effroyable

1 — Ce qui ne les empêche nullement de proclamer que l'armée allemande n'a pas été battue.

2 — *Quantum mutatus ab illo !*

des guerres, l'avait doté, par surcroît, de ce fléau qu'est le bolchevisme ?

C'est uniquement parce qu'il crut que, à défaut des hommes, Dieu saurait bien châtier ce grand coupable, que James Nobody renonça à l'enlever et à l'amener pieds et poings liés dans les lignes alliées.

Ayant fait part de sa décision à ses collaborateurs et amis Bob Harvey et Harry Smith, il les renvoya ensuite au Quartier Général britannique, porteurs d'un long rapport qui se terminait ainsi :

« Considérant que ma tâche est terminée à Spa, je vais, désormais, m'efforcer de savoir comment vont réagir les plénipotentiaires allemands et, plus spécialement, Erzberger, aux pas duquel je vais m'attacher... »

C'était là, évidemment, une figure osée, car, en matière de police, il est de tradition constante que la meilleure façon de « suivre » un homme est de le « précéder ».

C'est pourquoi, quand M. Erzberger, qui était venu à Spa le 6 novembre 1918, pour prendre les instructions du feld-maréchal Hindenburg, quitta cette ville, il eut la très agréable surprise d'apercevoir au volant de l'auto qui devait le conduire dans les lignes françaises, un chauffeur dont l'allure distinguée lui plut dès l'abord.

Et, à Gustav Reichsler qui, tête nue, l'accompagnait jusqu'à l'auto afin de lui en ouvrir la portière, il ne put s'empêcher de faire cette réflexion :

— Oh ! Oh ! Voilà un chauffeur dont l'attitude me paraît être parfaite.

Se penchant à son oreille, Gustav Reichsler lui répondit :

— *Rien d'étonnant à cela, Excellence, car ce chauffeur n'est autre que L'INSPECTEUR MULLER, l'un de mes meilleurs agents...*

Ainsi qu'on le voit, si James Nobody précédait M. Erzberger, il ne le précédait que de fort peu...

Et, comme confiant en lui, M. Erzberger avait jugé parfaitement inutile de tenir fermée la glace qui le séparait de « son » chauffeur, on comprend aisément pourquoi, dès l'arrivée des plénipotentiaires allemands à La Capelle, où les attendaient des automobiles françaises, — les plénipotentiaires alliés connurent par le menu *les propos que crurent devoir tenir en cours de route, ce bon M. Erzberger et le comte Oberndorff.*

Dois-je ajouter que les conditions de l'Armistice s'en ressentirent ?

VIII

Où James Nobody réalise un nouveau tour de force.

C'est à La Capelle où, d'ordre de la prévôté, les chauffeurs de l'« *Auto-Korp* » allemand attendaient patiemment le retour de leurs « clients », que James Nobody apprit, tout à la fois, le « limogeage » de Guillaume II par le chancelier d'Empire, prince Max de Bade, et la proclamation de la République en Allemagne.

Aussitôt après, la nouvelle parvint dans les lignes françaises, de la fuite du Kaiser, en Hollande.

Elle y causa une joie indescriptible, car cet homme ayant disparu de l'horizon politique, rien ne s'opposait plus à la conclusion de l'armistice d'abord, et de la paix ensuite...

Or, un soir, tandis qu'il soupait en compagnie de ses « collègues », un gendarme français vint informer James Nobody que : *des tracts bolchevistes ayant été découverts dans sa voiture, il était invité à venir s'expliquer à la prévôté à ce sujet...*

— A cette heure-ci ? s'exclama le grand détective, qui simula la surprise.

— Vous savez-bien qu'« *il n'y a pas d'heure pour les braves* », répondit le gendarme en souriant.

Sans protester plus avant, James Nobody se leva et partit en compagnie du gendarme.

Mais, dès qu'ils se furent suffisamment éloignés des chauffeurs allemands, dès qu'ils eurent acquis l'assurance que ceux-ci ne pouvaient plus les entendre, s'adressant au brave pandore, James Nobody lui demanda à voix basse :

— Que se passe-t-il donc, mon cher Bernier⁽¹⁾ et pourquoi vous a-t-on envoyé me chercher ?

— *Il se passe*, répondit Bernier, *qu'on nous informe de Rethondes que M. Erzberger envoie au Feld-Maréchal Hindenburg, à Spa, un courrier porteur des conditions d'armistice.*

« *Ce courrier qui n'est autre que le capitaine von Helldorf, — L'INTERPRÈTE DES PLÉNIPOTENTIAIRES ALLEMANDS, est également porteur d'une lettre particulière dans laquelle Erzberger COMMENTE les conditions d'armistice.*

« Or, il importe que nous sachions d'urgence :

1 — Louis : Berrier, — dont, quelque jour, nous conterons les exploits — était l'un des meilleurs agents du service français de contre-espionnage.

« 1° *Pourquoi les Allemands ont cru devoir choisir de préférence von Helldorff qui, étant leur INTERPRÈTE, devrait leur être INDISPENSABLE pour continuer les conversations.*

« 2° *Ce que contient LA LETTRE PARTICULIÈRE jointe aux conditions d'armistice.*

« *Il tombe sous le sens, en effet, que si nous parvenions à connaître la pensée tout entière d'Erzberger — ET IL EST PROBABLE QU'IL L'EXPOSE NETTEMENT DANS CETTE LETTRE, — nous pourrions agir avec d'autant plus d'efficacité, que nous saurons où nous « mettons nos pieds ».*

« *C'est pourquoi, j'ai mission de vous prier de bien vouloir vous procurer ces renseignements.* »

— Pas plus ? ironisa James Nobody.

M. Bernier se mit à rire...

— *Pas plus, mais pas moins !* répondit-il, gaiement.

Après quoi, il ajouta :

— C'est pourquoi je me suis empressé d'organiser la mise en scène que voici :

« *La prévôté de La Capelle ayant découvert, dans la voiture que vous pilotez, un ballot de tracts et de journaux révolutionnaires que vous étiez chargé de diffuser dans les lignes françaises, a décidé de procéder à votre arrestation.*

« *Mais, au lieu de vous traduire en Cour martiale, — ce qui est parfaitement son droit, — et afin de donner au Gouvernement allemand une preuve des bonnes dispositions qu'il nourrit à son égard, le Gouvernement français décide de vous expulser purement et simplement.*

« *Or, il se trouve que, précisément, le capitaine von Helldorff est obligé de franchir les lignes.*

« *C'est donc vous, — et non son chauffeur, — qui le reconduirez en Allemagne.*

« *Le reste vous regarde...* »

— Pas mal combiné du tout, approuva James Nobody en souriant à son tour, et l'accepte bien volontiers de me charger de cette mission.

C'est pourquoi quand, une heure plus tard, von Helldorff arriva à La Capelle en compagnie d'un officier français, on le mit immédiatement au courant du « regrettable incident », qui venait de se produire...

Et, comme on le mit dans l'alternative, ou d'emmener le chauffeur « Muller », ou d'assister à l'exécution de ce dernier ; lequel serait immédiatement passé par les armes sur le front de bandière, il s'empressa d'accepter la première de ces deux propositions.

Mais, alors, un incident se produisit qui faillit faire avorter l'ingénieuse combinaison proposée par M. Bernier.

En effet, à peine l'auto qui emmenait James Nobody et von Helldorff fut-elle en vue des lignes que tenaient les Allemands, que ceux-ci l'accueillirent par un feu intense.

Il fallut parler pendant cinq heures d'horloge⁽¹⁾, pour que ceux-ci comprissent enfin que c'est sur un de leurs compatriotes, et qui plus est, sur un de leurs délégués, qu'ils tiraient ainsi.

Finalement, le feu cessa, et ils purent poursuivre leur voyage.

Il n'en demeure pas moins qu'ils faillirent y rester et, ainsi que le déclara le grand détective par la suite, *s'ils s'en tirèrent, ce fut par miracle...*

Quoi qu'il en soit, deux jours plus tard, un officier attaché au Grand Quartier Général britannique apportait à l'amiral Weymiss, premier Lord de l'Amirauté et plénipotentiaire de la Grande-Bretagne à Rethondes, un pli cacheté que lui adressait le Maréchal Sir Douglas Haig.

Ce pli contenait deux lettres.

La première était ainsi conçue :

Monsieur l'Amiral,

Conformément aux instructions que vous avez bien voulu me faire transmettre par mon collègue et ami, M. Bernier, j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint, copie du rapport confidentiel rédigé par M. Erzberger et destiné au Feld-Maréchal von Hindenburg.

JAMES NOBODY.

La seconde lettre émanait, en effet, d'Erzberger⁽²⁾ et était rédigée sous forme de rapport, de la manière que voici :

Rethondes, 9 novembre 1918.

« *Excellence,*

« *Les dernières paroles que vous prononçâtes lorsque nous nous quittâmes à Spa, furent les suivantes : « ALLEZ AVEC DIEU, ET ESSAYEZ À OBTENIR LE PLUS QUE VOUS POURREZ POUR NOTRE PATRIE. »*

« *Ainsi que vous l'allez voir, j'ai fait de mon mieux...*

« *Mais, auparavant, laissez-moi vous dire que ce voyage fut pour moi un véritable calvaire, et*

1 — Rigoureusement authentique.

2 — Cette lettre est rigoureusement authentique.

que quoi qu'il en puisse résulter, il demeurera le souvenir le plus douloureux et le plus amer de ma vie politique⁽¹⁾.

« Notre voyage, Excellence, fut d'une lenteur désespérante, à cause des masses de troupes allemandes qui refluèrent vers l'arrière.

« A la tombée de la nuit, vers six heures, nous arrivâmes à Chimay où le général allemand, gouverneur de la place, me fit dire que je ne pouvais continuer ma route ; car, pour mieux assurer la retraite de notre armée, le Haut Commandement avait fait abattre et jeter en travers de celle que je devais suivre, tous les arbres qui la bordaient.

« De plus, la route était d'autant moins sûre qu'elle était minée...

« Je n'en insistai pas moins pour poursuivre mon voyage et, après m'être mis en communication téléphonique avec l'État-Major le plus proche, qui se trouvait à Trelon, j'obtins enfin cette autorisation.

« Quand, vers sept heures et demie, j'arrivai dans cette dernière localité, le général commandant l'État-Major en question m'informa que tous les préparatifs avaient été faits du côté allemand, pour me faciliter le passage du front.

« Et, tandis que les pionniers achevaient d'enlever les mines sur la route, il m'annonça que, quoiqu'elles continuassent à se battre avec un courage admirable, les deux divisions qu'il commandait ne comptaient plus, l'une que 349 hommes valides, l'autre, 439 hommes en état de se battre.

« Cette révélation m'ancra plus avant dans cette idée qu'il fallait, COÛTE QUE COÛTE, conclure l'armistice.

« A neuf heures vingt, nous franchîmes le front allemand...

« J'avais emmené avec moi un trompette, un homme de cher moi, un Souabe qui, constamment, lançait de brefs appels et, sur l'avant de la voiture que j'occupais avec le comte Oberndorff, j'avais fait arborer un drapeau blanc.

« A cent cinquante mètres environ du front allemand, les premiers soldats français apparurent.

« Deux officiers français nous conduisirent aussitôt à La Capelle, localité voisine où, soldats et habitants, se montrèrent calmes et réservés à

notre égard.

« Les rues portaient encore des indications en allemand. Sur un immense bâtiment, que décorait un drapeau français, on lisait en lettres énormes :

KAISERLICHE-KREISS-KOMMANDANTUR.

« Les Français n'étant entrés en ville que l'après-midi même, La Capelle était entièrement pavoisée.

« On me conduisit aussitôt dans une villa, — la villa Francfort, — située à l'autre bout de La Capelle. Nous trouvâmes les trois parlementaires allemands qui avaient annoncé notre arrivée.

« Les hostilités furent immédiatement suspendues de part et d'autre jusqu'à minuit.

« Par ordre supérieur, les autos allemandes dans lesquelles nous avions voyagé, furent consignées jusqu'à notre retour à La Capelle, et on mit à notre disposition des autos françaises.

« Chaque plénipotentiaire allemand eut la sienne et, dans chacune d'elles, prit place un officier français.

« Nous quittâmes la villa vers dix heures et demie et nous partîmes à la lueur des fusées, après avoir été photographiés.

« Notre voyage se poursuivit à une allure des plus lentes, les routes étant dans un état lamentable, et l'officier qui m'accompagnait, — un prince de la branche française des Bourbons, s'il refusa de nie dire en quel endroit nous nous rendions, ne m'en informa pas moins que cet endroit n'était pas éloigné de plus de cinquante kilomètres.

« Pas plus que lors de notre passage au front français, on ne nous banda les yeux.

« Nous traversâmes Guise, où les destructions étaient nombreuses et les ponts fortement endommagés et, vers une heure du matin, nous arrivâmes à Saint-Quentin. L'auto stoppa près d'une ferme, fort éprouvée par le bombardement et dans les ruines de laquelle était installée un Etat-Major français.

« Un souper avait été préparé à notre intention. Le général Debeney, qui se trouvait là en compagnie d'un autre général, me fit remarquer, — c'était évidemment une pointe à notre adresse, — que notre souper était exactement semblable à celui qui avait été préparé pour lui, de même que pour tous ceux qui l'entouraient, qu'ils fussent généraux ou simples soldats.

« Le menu se composait d'une soupe, d'un mor-

1 — Quand il écrivit cette phrase, M. Erzberger ne pouvait deviner que, accusé de trahison par les nationalistes allemands, il devait, par la suite, tomber sous leurs balles.

ceau de viande salée, de petits pois et d'un peu de fromage. Pour arroser le tout, on nous servit, — ainsi que le dit le soldat qui remplissait les fonctions de maître d'hôtel, — du « pinard ».

«Après une heure d'arrêt, nous continuâmes notre voyage par Chaulny, qui était complètement détruit. La ville offrait à nos yeux une succession de ruines, au milieu desquelles plus une maison ne restait debout.

« Sous la lune, l'ensemble paraissait spectral...

« Enfin, vers quatre heures du matin, nous arrivâmes devant la gare de Tergnier, dont nous dûmes enjamber les ruines, avant que d'arriver au train spécial qui nous attendait. On nous y servit de l'excellent cognac français.

« Mais, de même que précédemment, on refusa de nous dire où nous allions.

« Nous partîmes presque aussitôt et, vers sept heures du matin, le train s'arrêta en pleine forêt.

« Je remarquai que sur une voie distante d'une centaine de mètres de celle où, nous nous trouvions, stationnait un train semblable au nôtre.

« Les fenêtres ayant été fermées pendant tout le cours du voyage, et les stores baissés, je n'avais pu me repérer. Toutefois, j'y parvins le dimanche matin, car, ayant demandé à m'entretenir avec le maréchal Foch, un employé me répondit qu'il venait de partir pour Rethondes, afin d'y assister à la Sainte-Messe⁽¹⁾, faveur qui, d'ailleurs, me fut refusée sous prétexte qu'on ne célébrait qu'une seule -et unique messe à Rethondes.

« DE CE DERNIER NOM, JE DÉDUISIS DONC QUE NOUS NOUS TROUVIONS DANS LA FORÊT DE COMPIÈGNE⁽²⁾.

« Le lendemain, vers 9 heures (heure française), je fus informé que le maréchal Foch nous recevrait à 10 heures.

« Les trois autres plénipotentiaires et moi, nous nous rendîmes en simple costume de voyage, — les officiers ayant conservé la tenue de campagne, dans le train spécial d'en face.

« Dans le wagon-salon, une grande table avait été installée, avec quatre sièges de chaque côté. Nous nous plaçâmes derrière ceux qu'on nous désigna comme étant les nôtres.

« Peu de temps après, le maréchal Foch fit son apparition...

« C'était un petit homme (sic) aux traits éner-

giques et qui trahissait au, premier coup d'oeil l'habitude du commandement.

« Il était accompagné du chef de son Etat-Major (général Weygand) et de trois officiers de la Marine anglaise.

« Il fit un bref salut militaire et s'inclina.

« Je présentai, — EN ALLEMAND, — mes collègues et remis au Maréchal mes pleins pouvoirs.

« A son tour, il nous présenta les personnes qui accompagnaient ; SIR WYMESS⁽³⁾, Premier Lord de l'Amirauté britannique ; le général WEYGAND, chef de son Etat-Major particulier ; l'amiral anglais HOPE et, comme interprètes, le Français LAPERCHE et l'Anglais BAGOD.

« Il n'y avait là, ni Américain, ni Italien, ni Belge. Nous nous trouvions donc en présence du seul Haut Commandement interallié...

« Après avoir reçu nos pleins pouvoirs, le Maréchal passa avec ses collègues dans le compartiment voisin, afin de les examiner.

« Le maréchal revint bientôt et, en français, demanda :

— Qu'est-ce qui amène ici ces messieurs ? Que désirent-ils de moi ?

« Je répondis aussitôt QUE J'ATTENDAIS LES PROPOSITIONS RELATIVES À LA CONCLUSION À UN ARMISTICE SUR MER, SUR TERRE, DANS LES AIRS ET SUR TOUS LES FRONTS.

« Le Maréchal Foch répondit catégoriquement :

— JE N'AI PAS DE PROPOSITIONS À FAIRE !

« Je lui fis remarquer alors que nous étions venus, conformément à la dernière note du président Wilson, et j'ajoutai que je demandais communication de ces propositions.

« Le Maréchal Foch ordonna aussitôt à son chef d'Etat-Major de lire en FRANÇAIS les conditions de l'armistice que vous trouverez ci-jointes.

« Le moins qu'on en puisse dire est qu'elles sont désastreuses, humiliantes et, pour la plupart, inacceptables.

« Les interprètes en firent immédiatement la traduction.

« Pendant la lecture, l'amiral sir Wymess jouait avec son monocle et affectait une grande indifférence. MAIS, IL N'ARRIVAIT PAS À DISSIMULER SON ÉMOTION INTÉRIEURE.

« Quant au Maréchal Foch, il était assis à sa place dans un calme de statue (sic). De temps d'autre, il tirait sa moustache d'un geste énergique.

1 — Erzberger appartenait à la religion catholique.

2 — Cette phrase est soulignée dans le texte.

3 — L'orthographe est : Weymiss.

« Pendant toute la lecture, aucune remarque ne fut faite ni d'un côté, ni de l'autre.

« Dès qu'elle eut pris fin, je demandai qu'on, me permit de me mettre en communication par radiotélégramme avec le Chancelier d'empire et le Grand Quartier Général allemand.

« Le Maréchal Foch s'opposa à ce que les conditions d'armistice fussent transmises en clair : je pouvais les transmettre à mon choix, soit par télégramme chiffré, — ce qui m'apparut impossible, étant donnée la longueur des textes, — soit par courrier spécial.

« J'adoptai immédiatement cette dernière alternative.

« Mais, je demandai que les délais accordés pour l'acceptation ou le refus des conditions de l'armistice, fussent portés de 72 à 82 heures, parce que, il était matériellement impossible à un courrier, d'atteindre Spa avant, au moins, douze heures.

« Cette proposition fut repoussée.

« Le Maréchal repoussa également la proposition que je fis d'une cessation provisoire des hostilités pendant le temps destiné à l'examen des conditions ci-jointes.

« De plus, il me déclara nettement, qu'il ne serait aucunement permis de négocier au sujet de ces conditions.

« — L'ALLEMAGNE, ajouta-t-il, DOIT LES ACCEPTER OU LES REFUSER. IL N'Y A PAS DE MILIEU !

« On fixa alors les délais de l'ultimatum au 11 novembre à onze heures du matin (heure française).

« Après quoi, nous nous séparâmes.

« La séance avait duré trois quarts d'heure exactement...

« Je vous envoie donc, Excellence, le capitaine von Helldorff. En même temps que ce rapport, il vous remettra les conditions de l'armistice.

« Encore qu'il soit peu probable qu'on nous permette de faire des contre-propositions, je n'en vais pas moins essayer d'obtenir des adoucissements, dans le but de maintenir l'ordre en Allemagne et d'éviter la famine menaçante.

« J'essaierai également d'obtenir une prolongation des délais de livraison en ce qui concerne le matériel qu'exigent de nous les Alliés, ainsi qu'une réduction des quantités de pièces d'artillerie, de mitrailleuses, d'avions, de locomotives, de wagons et de machines industrielles ou aratoires qu'ils nous réclament.

« J'ajouterai que les conditions qu'on nous im-

pose sont inexécutables, car, non seulement elles désarment l'Allemagne, la livrant ainsi au bolchevisme, mais aussi que, par surcroît, l'anarchie et la famine seraient les conséquences immédiates de leur acceptation par nous.

« Enfin, j'exigerai la cessation immédiate du blocus et, si possible, la libération non moins immédiate des prisonniers de guerre faits par les troupes alliées.

« De toutes façons, — et autant que cela me sera possible, — je m'efforcerai d'arracher notre Patrie à l'esclavage économique qui la menace.

« C'est avec l'espoir de mener à bien cette tâche que je suis de

Votre Excellence,

le très fidèle et très obéissant serviteur.

« MATHIAS ERZBERGER. »

Le rapport « confidentiel » du premier plénipotentiaire allemand s'arrêtait là.

Quand il eût pris connaissance des deux documents qui précèdent, l'amiral Weymiss se borna à murmurer :

— C'est celui qui a du vent dans les voiles qui gagne !

Après quoi, de son pas calme et lent, il s'en fut chez le Maréchal Foch afin de les lui communiquer.

Le Grand Soldat les lut à son tour, et de sa voix paisible, mais avec une flamme singulièrement ardente dans le regard, il déclara :

— Évidemment, « ILS » cherchent à gagner du temps...

« Mais, si le onze novembre à onze heures du matin, « ILS » n'ont pas signé l'armistice, C'EST À BERLIN, DANS « LEUR » CAPITALE, que je le leur imposerai !

« Et, ma foi, s'il y a de la casse, tant pis pour eux ! »

Mais le Maréchal n'eut pas à en venir à cette extrémité...

Au jour et à la date fixés par Lui, les Boches signèrent l'armistice qui consacrait leur défaite...

*
* *

Ne voulant pas servir les nouveaux maîtres que l'Allemagne s'était donnés, écœuré de voir sa patrie tombée si bas, Gustav Reichsler ne survécut pas à cette honte.

Et, le jour même où la flotte allemande partit, prisonnière, pour Scapa-Flow, d'un coup de revolver, il se tua...

En lui l'Allemagne perdait l'un de ses meilleurs détectives, car on aurait le plus grand tort de le juger sur les seuls faits qui précèdent.

Au vrai, Gustav Reichsler avait à son actif maints et maints succès, et si, cette fois, il avait été vaincu, c'est uniquement parce qu'il avait eu affaire à ce maître incomparable qu'était et qu'est encore James Nobody.

Ses chefs, et parmi ceux-ci, la fameuse M^{lle} Doktor, l'une des plus redoutables espionnes que l'Allemagne ait jamais eues à son service ne s'y trompèrent pas d'ailleurs, et ils lui firent de solennelles obsèques.

Quant à James Nobody, après s'être respectueusement incliné devant la tombe de Gustav Reichsler, il regagna, toutes affaires cessantes, le Grand Quartier Général britannique, où il fut accueilli en triomphateur.

Mais, quand il sollicita l'autorisation de rentrer dans ses foyers, quand, comme la plupart de ses camarades, il voulut se faire démobiliser, on lui opposa une fin de non-recevoir absolue.

L'ayant fait appeler, le maréchal sir Douglas Haig lui déclara en substance :

— Je ne vous ferai pas l'injure, mon cher Nobody, de vous mettre au rang de ceux qui, chez nous, pensent que, du seul fait de la signature de l'armistice, la guerre est terminée.

« A mon humble avis, elle va se perpétuer, mais sur le terrain diplomatique, cette fois.

« Or, si j'ai la confiance la plus absolue dans la vertu de nos armes, il n'en va pas de même en ce qui concerne le talent de nos diplomates et le savoir-faire de nos politiciens.

« J'ai une peur affreuse que ces gens-là ne gâchent notre victoire.

« C'est pourquoi je vous demande de rester à

vos poste et d'accompagner, en Allemagne, l'armée d'occupation que nous allons être contraints d'y entretenir pendant de longs mois encore.

« Je demeure persuadé que les occasions ne vous manqueront pas d'exercer, au mieux de nos intérêts, les merveilleuses méthodes d'investigation qui ont fait de vous le grand détective que vous êtes devenu.

« Jamais, vous m'entendez bien, l'Allemagne ne s'inclinera devant nous ; jamais elle ne fera honneur à sa signature ; ce qui fait que, peut-être, un jour venant, nous serons obligés, sinon de reprendre les armes, du moins d'user de contrainte à son égard.

« Ce jour-là, je serai on ne peut plus satisfait de vous avoir une fois de plus à mes côtés.

« Puis-je compter sur vous ? »

James Nobody, par cela même qu'il partageait entièrement la façon de penser du Maréchal et qu'il éprouvait les mêmes craintes, n'hésita pas une seconde...

— Vous pouvez entièrement compter sur moi, Monsieur le Maréchal, répondit-il à son illustre interlocuteur.

Les faits se chargèrent de lui démontrer combien le Maréchal avait vu juste...

Mais si, parfois, il arrive qu'on évoque devant lui les faits et gestes du Kaiser, rien n'est plus amusant que d'observer la mimique du grand détective, ni de l'entendre déclarer :

— *J'ai connu bien des fripouilles dans ma vie, et j'ai dû fréquenter bien des crapules, mais je consens à être pendu, si jamais il m'est arrivé d'avoir affaire à un salopard de cette envergure...*

Puis, avec un sourire, régulièrement il ajoute :

— *N'empêche que je l'ai eu !*

ET COMMENT !

Lire dans le Numéro d'octobre :

Dernier numéro de la série

« LE SECRET DU FELLAH »



CH. LUCIETO

LA GUERRE DES CERVEAUX



EN MISSIONS SPÉCIALES
LA VIERGE ROUGE DU KREMLIN
LIVRÉS A L'ENNEMI
LE DIABLE NOIR
L'ESPION DU KAISER

Déjà parus :

- N° 1. — **Un Drame au War-Office.**
 - N° 2. — **Le Courrier du Tzar.**
 - N° 3. — **Au Pays de l'Épouvante.**
 - N° 4. — **La Louve du Cap Spartiventi.**
 - N° 5. — **La Momie sanglante.**
 - N° 6. — **Les Compagnons du Désespoir.**
 - N° 7. — **Les Mystères de la Sainte-Vehme.**
 - N° 8. — **La Fin tragique d'un Espion.**
 - N° 9. — **L'Effroyable Drame de Malhem.**
 - N° 10. — **Les Vengeurs d'Isis.**
-

